Zeitschrift: Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica

Herausgeber: Schweizerische Vereinigung für Altertumswissenschaft

Band: 56 (1999)

Heft: 4

Buchbesprechung: Buchbesprechungen = Comptes rendus

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Buchbesprechungen – Comptes rendus

Edzard Visser: **Homers Katalog der Schiffe.** Teubner, Stuttgart/Leipzig 1997. IX, 792 p.

Cette thèse d'habilitation, rédigée sous la direction de Joachim Latacz, est l'application au Catalogue des Vaisseaux d'une théorie sur la composition des vers homériques élaborée par V. dans sa thèse de doctorat de 1987. Selon cette théorie résumée aux p. 50sq., qui apporte un correctif assez important à celle de Milman Parry, le poète ne compose pas ses vers à partir d'un répertoire de formules toutes faites, mais à partir de mots qui se distinguent en 3 catégories, soit 1) des déterminants métriques, c'est-à-dire surtout des noms propres ou des appellatifs métriquement déterminés; 2) des variables, c'est-à-dire des mots (souvent des verbes) sémantiquement nécessaires mais métriquement flexibles, et 3) des éléments libres (en particulier des épithètes ou certaines particules comme ἄρα). En appliquant cette théorie au Catalogue des Vaisseaux, V. parvient à la constatation que, pour chaque contingent, le poète fait en sorte de nommer en premier ou en tout cas dans le premier vers le site qu'il considère le plus important, que ce soit dans la mythologie (c'est le cas d'Aulis) ou au temps du poète (c'est le cas de Corinthe). Un très bon exemple est le premier vers du contingent de Diomède (B 559), que V. analyse aux p. 72sqq.: il ressort de cette analyse qu'Argos vient en premier parce que le poète l'a voulu, et que c'est aussi par choix et non pas pour des raisons métriques que Tirynthe accompagne Argos dans ce premier vers. V. montre ensuite, en prenant pour exemple le contingent béotien (p. 239sqq.), qu'après avoir fait ce choix initial le poète compose ses vers en tenant compte de l'importance des sites, mais également de leurs épithètes spécifiques et des nécessités de la métrique. De ces constatations, qu'il applique dans la seconde partie de son livre aux autres contingents, V. tire les conclusions suivantes (p. 740sq.): 1) le Catalogue est compatible avec les techniques de l'improvisation vers par vers, ce qui signifie du point de vue de V. que l'auteur du Catalogue peut-être et est même probablement Homère lui-même; 2) la technique d'improvisation utilisée est la même que celle que l'on trouve dans les parties narratives de l'*Iliade*, les noms de lieu jouant tous, dans le Catalogue, la fonction de déterminants; 3) le Catalogue n'est pas d'origine mycénienne et ne date pas non plus des siècles obscurs; il est basé essentiellement sur une bonne connaissance de la géographie du monde grec à l'époque du poète, connaissance que le poète aurait acquise en partie lui-même par autopsie, en partie grâce à des informations recueillies auprès de voyageurs, commerçants etc.

Tout ceci est remarquablement mené, avec une rigueur méthodologique exemplaire. Les résultats de la recherche sont stimulants et tout à fait convaincants. Étant moi-même persuadé, pour des raisons historiques, que le Catalogue date de l'époque archaïque, je ne peux que me réjouir que l'approche philologique de V. l'ait amené à la même conclusion.

Je suis cependant en désaccord avec lui sur la question de la provenance des informations géographiques contenues dans le Catalogue. V. n'a pas vraiment approfondi cette question, qui est relativement secondaire pour sa démonstration, mais qui est fondamentale pour l'historien que je suis. Il fait, aux p. 10sqq., un inventaire des différentes théories élaborées sur la question et cite entre autres l'étude que j'y avais consacré voici trente ans; mais il écrit beaucoup plus loin, dans une note en bas de page (p. 364), que les différentes théories proposées, dont la mienne, ne sont pas nécessaires, pour écrire à la fin de sa conclusion (749sq.): «Angesichts der übrigen Resultate sind eigentlich nur zwei Hypothesen denkbar: Homer kannte Griechenland aus eigener, persönlicher Anschauung, oder er bediente sich der geographischen Kenntnisse anderer Zeitgenossen, seien diese nun wandernde Aoiden oder Kaufleute, Seeleute oder Handwerker gewesen.» Personnellement, je ne crois pas que le poète aurait pu ni par autopsie ni ouï-dire constituer une carte aussi complète et aussi précise de la Grèce de son temps et je maintiens que, d'une manière ou d'une autre, il a dû disposer d'une liste ou de listes écrites. De toute façon, je ne crois pas que V. ait le droit d'affirmer, après tout ce qui a été écrit sur la question, que son hypothèse est «la seule possible».

Adalberto Giovannini

Horst Schneider: **Der anonyme Publikumskommentar in Ilias und Odyssee.** Lit Verlag, Münster 1996. 194 S.

In dieser Bonner Dissertation wird mit den sogenannten Tis-Reden ein wichtiger Teilbereich der homerischen Poetik erstmals in Buchlänge behandelt. Der Gewinn liegt auf der Hand: vollständige Behandlung der einschlägigen Stellen, ausführliche Präsentation der Ergebnisse, eine Fülle von Einzelbeobachtungen usw. Geschmälert wird der Gewinn durch folgende Faktoren: Dass zwischen 'faktischen' und 'hypothetischen' (vielleicht besser: imaginierten) Tis-Reden ein grundsätzlicher Unterschied besteht, wird mit unzureichenden Argumenten bezweifelt (10, 151) und bedeutet einen Rückschritt gegenüber Vorgängerarbeiten. Die statt dessen vorgenommene Klassifikation unterscheidet nicht immer deutlich genug zwischen Inhalt und Funktion und erfolgt manchmal nach oberflächlichen Kriterien (z.B. Kap. III 4 und 5). Einzelne Fragenkomplexe werden zu isoliert betrachtet: Der Abschnitt zu den Rede-Einleitungs- und -Abschlussformeln (21–35) hätte durch einen Einbezug von Arbeiten zu den homerischen Rede-Formeln (z.B. Edwards, *HSCPh* 74, 1970, 1–36) und allgemein zur Versifikationstechnik (z.B. Visser, *WJA* 14, 1988, 21–37) an Tiefe gewonnen. Eine Berücksichtigung der Gebetstypologie (z.B. Morrison, *Hermes* 119, 1991, 147–157) hätte die Interpretation von *Il.* 3,302 nachhaltig beeinflusst (51). Ausserdem hätte man gern eine ausführlichere und differenziertere Abgrenzung gegenüber anderen anonymen Reden (146–149) gesehen – verbunden mit einem nochmaligen Überdenken des Titels der Arbeit. All dies dämpft die Freude über ein im Grunde willkommenes Buch.

René Nünlist

René Nünlist: **Poetologische Bildersprache in der frühgriechischen Dichtung.** Beiträge zur Altertumskunde 101. Teubner, Stuttgart/Leipzig 1998. 412 pp.

En abandonnant consciemment le concept de la métaphore entendu, selon l'étymologie du terme, comme transfert de la «signification propre» d'un mot à une autre signification (Dumarsais) et en remplaçant la notion de la substitution par l'idée d'une tension entre le comparant et le comparé, N. a donné un principe méthodologique assez large à sa recherche pour y inclure en principe tous les effets de langage figuré dans l'usage des poètes grecs de la période habituellement dite, à tort, «archaïque». Ce principe de base se trouve en accord autant avec la conception pragmatique que N. se fait des premières manifestations littéraires hellènes qu'avec la poétique indigène que N. conçoit, à raison, comme partagée entre inspiration par la Muse et travail d'artisanat. De ce point de vue, la position équilibrée que N. assume par exemple quant à la question si controversée de l'identité, biographique ou fictionnelle, du *je* «lyrique» apparaît comme particulièrement saine (sur la question du caractère fictionnel d'une poésie grecque envisagée dans sa dimension pragmatique, voir maintenant l'ouvrage de M. Finkelberg, *The Birth of Literary Fiction in Ancient Greece*, Oxford 1998).

La «poetologische Bildersprache» des poètes de la période précédant le classicisme athénien s'organise donc autour des possibilités de figuration offertes par des domaines ou des pratiques aussi divers que les animaux (parmi lesquels les oiseaux occupent naturellement la place de choix que leur assignent leurs qualités vocales), l'ambassade, la médecine, l'agriculture, la chasse, la lumière, etc. Inutile d'ajouter que, parmi ces champs thématiques fournissant aux traditions poétiques grecques autant de constellations de figures, le domaine de l'artisanat et l'idée du cheminement trouvent l'exploitation que fait attendre une poétique attentive aux procédures de fabrication progressive mises en œuvre par le poète. Sans doute la classification thématique adoptée présente-t-elle les inconvénients de toute «catégorisation». De précieux renvois transversaux sont là pour signaler les innombrables cas où les catégories choisies se recoupent dans un usage poétique qui combine volontiers les effets métaphoriques. Ce découpage a néanmoins le désavantage de ne rendre compte qu'imparfaitement des effets d'isotopie dans les métaphores filées qui traversent des parties de poème, sinon des compositions entières, comme c'est le cas dans les *Epinicies* de Pindare.

Il s'agit donc d'un répertoire raisonné des plus utiles pour qui voudrait poursuivre la recherche en montrant, par exemple, la combinaison de plusieurs images dans une même composition ou en étudiant les procédés par lesquels les poètes grecs parviennent moins à évoquer qu'à «mettre sous les yeux», comme le suggèrent déjà un Démétrius de Phalère ou le traité sur le sublime attribué à Longin en développant le concept rhétorique et stylistique d'*enárgeia*. Quelques absences tout de même dans un cata-

logue analytique commenté avec soin: le sens métaphorique complexe à attribuer à l'expression ἐν δορί chez Archiloque, fr. 2 West, ou le rôle joué par le feu dans la description par Sappho, fr. 31 Voigt, des symptômes du désir amoureux, à la croisée entre «Heilkunst» et «Licht»; et une confrontation avec la recherche à vrai dire très technique de C. O. Pavese, *I temi e motivi della lirica corale ellenica*, Pisa/Roma 1997 (2e éd.), aurait pu sans doute fournir quelques entrées supplémentaires. Claude Calame

Carlo Odo Pavese: **I temi e i motivi della lirica corale ellenica. Introduzione, analisi e indice semantematici: Alcmane, Simonide, Pindaro, Bacchilide.** Istituti Editoriali e Poligrafici Internazionali, Pisa 1997. 427 S.

Paveses Beschäftigung mit der frühgriechischen Lyrik schlug sich schon in verschiedenen Publikationen nieder (alle bequem aufgeführt in der Bibliographie, S. 110), insbesondere im Buch *La lirica corale greca. Alcmane, Simonide, Pindaro, Bacchilide.* Introduzione, indice dei temi e dei motivi (Roma 1979). Die hier besprochene Studie stellt, wie der Titel vermuten liess, die überarbeitete Zweitfassung jenes Werkes dar (Prefazione II, S. 13). Sie soll die zurückhaltende Aufnahme, die ihr vor 20 Jahren beschieden war, vergessen machen. Ob aber den damals geäusserten Vorbehalten tatsächlich wirkungsvoll begegnet wird, darf bezweifelt werden. Denn die ikonoklastischen Abkürzungen zur Erfassung der Themen und Motive (z.B. S. 65 die Polykratesode von Ibykos [PMGF 1]: *M_1 Praet$_m$ c lo M_1 L_1 form I f L_4 4 f*, die zum Vergleich herangezogen wird) dürften weiterhin den interessierten Fachleser abschrecken (sogar P. selbst bekundet Mühe mit seinen Siglen, denn S. 65 [2×] und S. 75 stösst man auf *for*, womit wohl *form* gemeint sein muss). Durch die Häufung von solchen 'Kryptogrammen' wird auch der lange Einleitungsteil, zumal dessen zentrales drittes Kapitel (*Metodologia*, S. 50–91), über Strecken unlesbar. Ebenfalls mag die Aufnahme der Teile 5 und 6 des zweiten Kapitels vor die methodischen Auslegungen – eine Anordnung, die P. in seinem zweiten Vorwort (S. 14) als notwendig verteidigt – nicht zu überzeugen. Der fehlerhafte Verweis im Inhaltsverzeichnis (6. *Motivi pertinenti all'esecuzione dell'epinicio* beginnt erst S. 37 und nicht schon S. 29) ist bezeichnend. Es handelt sich hierbei nämlich um Resultate, die erst nach der Analyse der Epinikien, also nach S. 372, nachvollziehbar sind. Unglücklich scheint auch die Trennung der Epinikien Pindars und des Bakchylides (S. 125–372) von den Fragmenten derselben Autoren, ergänzt durch jene von Alkman und Simonides (S. 373–425). Dies hat nämlich zur Folge, dass sichere Epinikienfragmente (z.B. Bacch. fr. 1, Sim. fr. 1–13) nur mühsam über vier verschiedene Indices mit den 'grossen' Oden in Bezug gebracht werden können, obwohl gerade darin vielleicht der hauptsächliche Gewinn dieser reichen Materialsammlung liegt. Die Ausklammerung von Ibykos (S. 65) ist besonders ärgerlich, zumal P. selbst auf die Verwandtschaft der Motive hinweist (z.B. *Encomi con motivi atletici*). Die Subjektivität der Motiverfassung als solche lässt sich nicht vermeiden. Dennoch darf man sich fragen, warum (S. 414) Sim. 18 οὐδὲ ... ἄπονον οὐδ' ἄφθιτον οὐδ' ἀκίνδυνον βίον als *pos* (possibile) und nicht als *-pos* (impossibile, s. S. 337) geführt wird. Fragwürdig ist auch die Aufnahme (S. 337) von Bacch. 3,74 βραχ[ύς ἐστιν αἰών unter *pos* (possibile), da es genauso gut mit βραχ[ὺ γὰρ τὸ τερπνόν ergänzt werden und damit zu *-lae* (sine laetitia) gehören könnte. Dort (S. 321f.) träfe es mit Pi. *O.* 10,93 βραχύ τι τερπνόν zusammen. Dass schliesslich auch nach der Überarbeitung eine Stelle wie Sim. 21 οὔτις ἄνευ (besser: ἄνευ<θε>) θεῶν ἀρετὰν λάβεν nicht unter *-gde* (sine gratia dei, S. 301) aufgeführt ist, zeigt die Grenzen eines solchen Unternehmens. Es lassen sich aber durchaus auch interessante Beobachtungen machen: So findet man z.B. Bacch. *D.* 17 zweimal in enger Verbindung mit mehreren Stellen aus den Päanen Pindars (S. 390). H. Maehler hat inzwischen überzeugend dargelegt (*Die Lieder des Bakchylides* 2, Leiden/New York/Köln 1997, 167–170), dass es sich beim Gedicht des Bakchylides tatsächlich um einen Paian und nicht um einen Dithyrambos handelt. Bezeichnenderweise lässt die semantematische Analyse keine solche Schlussfolgerung zu; sie lädt aber zumindest dazu ein, die Zuordnung zur Gattung neu zu überprüfen. P.s überarbeitete Zweitausgabe hat sicher in der Präsentation stark gewonnen (griechische Texte und keine Transliterationen mehr). Es ist um so bedauerlicher, dass im Abdruck aller Epinikien von Pindar und von Bakchylides (S. 127–230) gerade die Textabweichungen (s. S. 63f.) nicht signalisiert werden und man auf einen Aufsatz (*ΕΙΚΑΣΜΟΣ* 1, 1990, 37–82) verwiesen wird, über den aber nur die Stellen der Olympischen und Pythischen Oden erschlossen werden können. Die Themen- und Motivkataloge hätten somit völlig ausgereicht. Orlando Poltera

Alain Martin/Oliver Primavesi: **L'Empédocle de Strasbourg (P. Strasb. gr. Inv. 1665–1666).** Introduction, édition et commentaire. With an English Summary. Bibliothèque Nationale et Universitaire de Strasbourg/Walter de Gruyter, Berlin/New York 1999. XI, 396 p., 6 planches.

Au terme de plusieurs années d'attente, M. & P. nous livrent l'édition des nouveaux fragments d'Empédocle, copiés au Ier siècle de notre ère. Acquis par le cartel allemand d'achat de papyrus en 1904 à Achmîm (= Panopolis, en Haute-Égypte), ces fragments étaient déposés à la Bibliothèque Universitaire de Strasbourg. Le rouleau de papyrus dont sont issus les fragments a été découpé pour confectionner une couronne funéraire. À l'origine, il a dû contenir les livres I et II des *Physica* d'Empédocle. L'identification est assurée par le fait que, sur les 74 vers récupérés (fragmentaires ou complets), 25 recoupent des passages déjà connus par la tradition indirecte. Outre l'apport quantitatif, on relèvera aussi que, pour la première fois, nous sommes en possession de fragments d'Empédocle transmis par la tradition directe, et non par des citations d'autres auteurs. Cet ouvrage s'adresse tant aux papyrologues qu'aux philosophes. Les premiers apprécieront la description détaillée des fragments, et surtout l'exposé des circonstances de la trouvaille, avec un vaste aperçu des activités du «Deutsches Papyruskartell». Quant aux philosophes, ils trouveront un exposé synthétique de la doctrine d'Empédocle et des interprétations diverses qu'elle a suscitées chez les modernes. On relèvera aussi la présence d'un très intéressant chapitre portant sur le contexte culturel de Panopolis; les fragments d'Empédocle pourraient témoigner des antécédents de la floraison de la culture panopolitaine à la période proto-byzantine. Sur cette première base, les auteurs mettent en valeur l'apport nouveau des fragments qu'ils publient. Les 10 pages de résumé en anglais permettent de saisir rapidement l'essentiel; le lecteur fera bien de commencer par ce résumé avant d'aborder le texte et son commentaire dans toutes ses finesses. Le papyrus apporte un éclairage nouveau sur deux points en particulier, le problème du cercle cosmique (créé par une alternance Amour/Haine) et les rapports entre la physique et la démonologie (compatibilité entre une approche dite religieuse et une approche dite scientifique). Le texte grec est présenté sous forme de transcription (avec description des points particuliers), puis, en regard, dans une reconstruction qui intègre les fragments déjà connus par l'édition de Diels (avec apparat critique). Cette partie est complétée par une double traduction, en français et en anglais. Le texte est suivi d'un abondant commentaire. Les auteurs, conscients du fait que cette édition ne constitue qu'un début, à partir duquel d'autres érudits poursuivront l'étude, ont essayé de fournir au lecteur un matériel aussi complet et précis que possible en ce qui concerne les circonstances de la découverte (données archéologiques, procédure d'acquisition), la description du matériel (paléographie, bibliologie) et l'établissement du texte (transcriptions, fac-similes); dans leur tentative d'interprétation, en revanche, ils ont préféré laisser ouverte la possibilité que d'autres les surpassent. Paul Schubert

Clifford Orwin: **The Humanity of Thucydides.** Princeton University Press, Princeton 1994. XIII, 235 S.

In dem hier anzuzeigenden Buch diskutiert ein Nichtfachmann der Antike, der Politikwissenschaftler Clifford Orwin (O.) von der Universität Toronto, die Frage des Verhältnisses von Macht und Recht in Thukydides' Darstellung des Peloponnesischen Krieges; er tut dies freilich auf einer sehr soliden philologischen Basis, was sich bereits an dem Umfang des Anmerkungsapparats und des Literaturverzeichnisses ablesen lässt.

O. geht bei seiner Interpretation von einer sog. 'Athenian thesis' aus, die das erste Mal in der Rede der athenischen Gesandten in Sparta erkennbar wird (I 72–78) und die sich dann wie ein roter Faden durch das gesamte Werk zieht. Diese These besteht in der Behauptung der Athener, ihre Stadt sei berechtigt, ja sogar genötigt ('compelled'), über andere Griechen zu herrschen, ohne dass dieses Recht theologisch oder mit einem Hinweis auf die Unselbständigkeit der Beherrschten begründet würde; dennoch sei Athen deshalb moralisch nicht depraviert. Anhand der Rede der Mytilenaier in Olympia (III 9–14), der Debatte zwischen Athenern und Boiotern beim Apollonheiligtum von Delion (IV 97–99), am Melierdialog (V 84–113) und schliesslich am Verlauf der Sizilischen Expedition stellt O. dar, wie sich diese These zu den spartanischen Ansprüchen, durch den Krieg gegen Athen Gerechtigkeit wiederherzustellen, verhält und wie verhängnisvoll sie sich während des Krieges in der athenischen Aussen- und Innenpolitik auswirkt.

O. gewinnt in seinen Analysen zum Verhältnis von Ideologie und Realpolitik in Athen und Sparta wichtige (wenn auch nicht grundsätzlich neue) Einsichten, die seine Abhandlung zum Ausgangspunkt für weitere Untersuchungen in dieser Frage machen. Allerdings wird ein Kernproblem der Thukydidesinterpretation nicht ausreichend berücksichtigt, nämlich die Frage nach dem Verhältnis zwischen den ideologischen Anschauungen der Athener bezüglich ihrer Machtpolitik und deren Interpretation durch Thukydides. Etwas irreführend wirkt in diesem Zusammenhang dann auch der Titel des Buches: der Begriff 'humanity' (dessen Bedeutung übrigens von O. nirgendwo klar festgelegt wird) verweist nur sehr allgemein auf das, worum es in diesem Buch geht. Ob also die 'Athenian thesis' als reale Grösse im Bewusstsein der Athener existierte oder eine Entdeckung des Thukydides ist, bleibt letztlich unklar. Edzard Visser

J. D. Reed (Hrsg.): **Bion of Smyrna. The Fragments and the *Adonis*.** Cambridge Classical Texts and Commentaries 33. Cambridge University Press 1997. VIII, 271 S.

Nachdem die philologische Forschung des 20. Jahrhunderts den Bukoliker Bion von Smyrna weitgehend ignoriert hat, liegt nun mit der Arbeit von Reed (R.) nach Fantuzzis 1985 erschienenem Kommentar zum *Adonis* eine zweite grössere Monographie vor, die sich diesem Dichter zuwendet: hierin ist das gesamte unter Bions Namen laufende Œuvre (neben dem *Adonis* noch die 17 ἀποσπάσματα, teils Fragmente, teils eigenständige hexametrische Gedichte) neu herausgegeben und kommentiert.

R. hat eine ausgesprochen solide philologische Arbeit vorgelegt: alle wesentlichen Aspekte von Bions Leben und Werk werden in der umfangreichen Einführung diskutiert, wobei natürlich der sprachliche Bereich (Dialekt, Metrum und Textüberlieferung) im Vordergrund steht. Der von R. etablierte Text wird in seinen Abweichungen von den Ausgaben (vor allem Ahrens [1854], Wilamowitz [1905], Gow [1952]) im Kommentar eigentlich überall stichhaltig begründet; auch die Entscheidung für εἶμα und ᾠωρεῖτο in *Adonis* 25 (statt des überlieferten αἷμα und ᾐωρεῖτο) ist zumindest erwägenswert.

Der Kommentar selbst behandelt vornehmlich Fragen der Grammatik und Metrik, während stilistische und interpretatorische Fragen demgegenüber zurücktreten; bei diesen Aspekten konzentriert sich R. vor allem auf das Aufspüren von parallelen und anspielenden Junkturen und Formulierungen. Natürlich wird man bei einem hellenistischen Dichter in besonderem Masse mit solchen Anspielungen rechnen dürfen, doch R.s methodisches Prinzip «If a line sounds like an imitation of a predecessor's line it probably is one» (57) bedürfte doch einer Differenzierung. Freilich wäre es unangemessen, mit einer kritischen Anmerkung zu schliessen; denn durch R.s Arbeit ist für jeden, der sich zukünftig mit dem Dichter Bion beschäftigen will, eine vor allem für den sprachlichen Bereich äusserst nützliche Grundlage vorhanden. Edzard Visser

Christian Pietsch: **Die Argonautika des Apollonios von Rhodos. Untersuchungen zum Problem der einheitlichen Konzeption des Inhalts.** Hermes Einzelschr. 80. Steiner, Stuttgart 1999. 307 S.

Die Mainzer Habilitationsschrift bestimmt ihren Standort innerhalb der Apolloniosforschung als einen 'dritten Weg' «zwischen den auf die äussere Handlungsfolge bezogenen Einheitsforderungen der älteren Forschung und den nach der Werkeinheit nicht mehr fragenden, aus der Suche nach intertextuellen Bezügen oder nach Hinweisen für ein neuartiges poetologisches 'Programm' lebenden neueren Forschungen» (25). Durch den «exemplarischen Aufweis in sich geschlossener, das Werk umfassend durchziehender, tragender inhaltlicher Konzepte» (26) sucht P. die Werkeinheit im aristotelischen Sinn als hermeneutisches Prinzip wieder in ihr Recht einzusetzen. Solche einheitsstiftenden Grundkonzeptionen bestehen in Handlungsmotivation und Thematik (II), Charakterzeichnung und Heldenbild (III) sowie in Götter- und Menschenbild der *Argonautika* (IV). Äussere Motivation und innere Thematik der Handlung sind in Apollons Orakelspruch an Iason verknüpft, der den durch Leiden erworbenen Ruhm der Argonauten als Ziel der Fahrt und des Epos bestimmt. Eine pessimistische Grundeinstellung kennzeichnet dagegen den individuellen Charakter Iasons, der aber nicht als Antiheld im Kontrast zu den homerischen Helden, sondern als aristotelischer 'mittlerer Charakter' und damit als potentielle Identifikationsfigur für den Leser erscheinen soll. Als Weltbild der *Argonautika* schliesslich ergibt sich aus Theologie und Psychologie (am Beispiel Medeas) die Konzep-

tion einer umfassenden Kausalität, die sich im Zusammenwirken von göttlicher Planung und menschlicher Freiheit realisiert.

Die kritische Prüfung gängiger Interpretationskategorien zum Götter- und Heldenbild der alexandrinischen Dichtung, deren Herkunft aus der Geistesgeschichte des 18. und 19. Jh.s aufgewiesen wird, kann der Forschung fällige Korrekturen und neue Impulse liefern, etwa in der Frage nach dem Bezug zur zeitgenössischen Philosophie. Insgesamt bleibt jedoch zu fragen, ob das Pendel nicht allzu weit auf die andere Seite ausschlägt, indem die «Kontinuität der *Argonautika* gegenüber der epischen Tradition» (265) und die Ernsthaftigkeit der alexandrinischen Dichtung überhaupt – den kallimacheischen Hymnen wird eine «gezielte Mythenkritik» zum Zweck einer «Reinigung des mythologischen Bestandes» zugeschrieben (184) – überbetont werden. Annemarie Ambühl

Denys d'Halicarnasse: Antiquités romaines. Tome 1: Introduction générale, livre 1. Texte établi et traduit par *Valérie Fromentin.* Belles Lettres, Paris 1998. XCIX, 291 p.

Cette nouvelle édition des *Antiquités romaines* se situe dans le prolongement de la thèse de V. Fromentin, *Edition critique, traduction et commentaire du livre 1 des A.R.* (1990), et elle vient combler un vide réel.

D'abord en proposant une nouvelle édition du texte; en effet, la dernière était celle de C. Jacoby (Teubner, Leipzig 1885–1905). L'auteur a procédé à une nouvelle collation et à un reclassement des manuscrits, dont rendent largement compte l'introduction et une série d'articles récents. Elle a eu recours à des témoins nouveaux qui l'ont amenée à proposer de nombreuses modifications, contre ce qu'elle appelle «la normalisation abusive de Jacoby».

Par ailleurs, elle propose une nouvelle traduction française, la première publiée après celle de F. Bellanger en 1723, témoin du renouveau de l'intérêt porté à Denys d'Halicarnasse. Elle reprend, sans être tout à fait identique, celle qu'elle avait proposée dans La Roue à Livres en 1990 (Denys d'Halicarnasse, *Les origines de Rome*, livres 1 et 2 des A.R.).

L'introduction générale et la notice du livre 1 analysent largement la méthode historique de Denys, sa conception de l'histoire et les enjeux de sa théorie des origines helléniques de Rome, destinée aux Grecs mais aussi aux Romains eux-mêmes. Eliane Stoffel

Christian Tornau: **Plotin, Enneaden VI, 4–5 [22–23]. Ein Kommentar.** Beiträge zur Altertumskunde 113. Teubner, Stuttgart/Leipzig 1998. 519 p.

Cette thèse de doctorat de Göttingen nous propose un commentaire à une œuvre philosophique majeure de Plotin, divisée en deux par Porphyre sous la forme des traités VI, 4 et VI, 5 des *Ennéades.* Plotin fait front ici à deux problèmes fondamentaux de la métaphysique platonicienne, celui du rapport entre l'âme et le corps et celui (auquel est assimilé le problème précédent) du rapport entre la réalité immatérielle des Idées et les choses particulières qui y participent. Le problème posé par la participation est mis en évidence par Platon dans le *Parménide* et considéré comme insoluble par Aristote. Or, Plotin tente d'en apporter une explication dans les traités VI, 4 et 5, un ouvrage particulièrement riche, élaboré et difficile, «à la mesure du philosophe». C. T. s'efforce dans son commentaire de cerner l'argumentation des deux traités, chapitre par chapitre, s'appuyant sur des mises en rapport avec d'autres passages de l'ouvrage, avec d'autres traités plotiniens et avec les sources de Plotin, notamment Platon et le moyen platonisme. Il ne vise donc pas une appréciation *philosophique,* mais bien plutôt une meilleure compréhension du texte plotinien. Il propose en outre cinq améliorations du texte grec (p. 13) et, à la fin, un résumé utile, sous forme systématique, des résultats du commentaire quant à la théorie platonicienne, ainsi qu'une bibliographie. Le lecteur aurait pu profiter d'un schéma de l'organisation argumentative des deux traités (même si cela est difficile à établir), afin de l'orienter dans la matière complexe du commentaire. Le texte grec, une traduction et des index ne sont pas proposés. En revanche, le lecteur dispose d'un excellent commentaire, très détaillé, qui lui rendra de grands services dans l'étude d'une œuvre fondamentale de Plotin. Dominic O'Meara

Friedhelm L. Müller: **Die beiden Satiren des Kaisers Julianus Apostata (*Symposion* oder *Caesares* und *Antiochikos* oder *Misopogon*).** Griechisch und deutsch mit Einleitung, Anmerkungen und Index. Steiner, Stuttgart 1998. 248 S.

Der vorliegende Band macht vor allem einem deutschsprachigen Publikum in einer zweisprachigen und mit Anmerkungen versehenen Ausgabe zwei Schriften des römischen Kaisers Julian Apostata zugänglich, die wichtige Einblicke sowohl in Julians Selbstverständnis als auch in die Schwierigkeiten eröffnen, denen er sich während der relativ kurzen Phase seiner Alleinherrschaft über das römische Reich ausgesetzt sah; nicht nur deswegen, sondern auch aufgrund der Tatsache, dass beide Schriften seit mehr als 200 Jahren nicht mehr ins Deutsche übersetzt wurden, schliesst dieses Buch durchaus eine Lücke. Es beginnt mit einer umfangreichen (in der Regel auf dem neuesten Forschungsstand basierenden) und sehr kompakt geschriebenen Einführung zunächst in Julians Leben und Schriften (9–36), sodann in die beiden Werke, die das eigentliche Thema bilden (37–48; 48–64); bei den *Caesares* scheint dabei das Vorbild der menippeischen Schriften Lukians zu sehr unterschätzt (vgl. dazu *MusHelv* 51, 1994, 31–40, ein Beitrag, der in Müllers Bibliographie fehlt). Nach knappen Hinweisen zur handschriftlichen Überlieferung (65) und einer insgesamt guten und aktuellen Bibliographie (67–73; es fehlt allerdings die zweisprachige Ausgabe des *Misopogon* in J. Fontaine/C. Prato/A. Marcone, *Giuliano. Alla madre degli dei e altri discorsi*, Mailand 1987) folgt der Hauptteil mit Text und Übersetzung der beiden Schriften (76–121; 122–177). Obwohl insgesamt brauchbar, hätte die Übersetzung an nicht wenigen Stellen genauer sein können; an einigen (*Caes.* 16, 316d6; 27, 326d2; 28, 328a1–4; 37, 335c6; *Misop.* 3, 338c6; 11, 345a4–5; 20, 351a1/3; 23, 352d6; 24, 353b4–5; 25, 354d1–2; 29, 358b4; 37, 364d7; 42, 370c1) scheinen mir regelrechte Fehler vorzuliegen. Abgerundet wird der Band durch einen recht umfangreichen und insgesamt sehr nützlichen Anmerkungsteil (179–243; auch hier gibt es allerdings gelegentlich Fehler: auf S. 196 scheint mir der Aufbau des anapästischen «Wettkampfaufrufs» in *Caes.* 19 nicht richtig erfasst; auf S. 228 wird der Dikaiopolis der *Acharner* falsch als «Köhler» bezeichnet) und einen guten «Namen-Index» (245–248). Die Druckfehlerquote ist insgesamt zu hoch (gerade auch im griechischen Text gibt es recht viele Versehen, von denen hier nur einige besonders störende genannt seien: *Caes.* 25, 324c1 lies Ἕλληνας statt -νες; 29, 328b7 τὸν statt τὸ; *Misop.* 7, 341b5 ebenfalls τὸν statt τὸ; 25, 353d3 μὲν statt μὲ; 30, 359b3 ergänze ἦλθε nach ἐγγύς; 40, 368a3 lies εὐνομουμένῃ statt -μένη), und einige Kolloquialismen («kleinkariert»; «bierernst», «hingehauen», «Frust») hätten vermieden werden sollen. Ungeachtet der hier angedeuteten Mängel aber ist das Buch als Beitrag zur Erschliessung der Spätantike willkommen.

Heinz-Günther Nesselrath

André-Louis Rey (Hrsg.): **Patricius, Eudocie, Optimus, Côme de Jérusalem: Centons Homériques (Homerocentra).** Introduction, texte critique, traduction, notes et index. Sources Chrétiennes 437. Éditions du CERF, Paris 1998. 545 S.

Die spätantike Literatur hat im Bereich der Poesie als besondere Schöpfung die Centonendichtung hervorgebracht, Texte, die ausschliesslich aus Wendungen klassischer antiker Autoren zusammengesetzt sind; bevorzugte Autoren im griechischen Bereich waren Homer und Euripides. An Homercentonen sind zwei Sammlungen überliefert: Die Version A (oder R) mit 53 Stücken im Umfang von 2343 Versen und die Version B mit 50 Stücken im Umfang von 1943 Versen; in beiden sind in homerischer Form Geschichten aus dem Leben Jesu, speziell aus dem Matthäus-Evangelium, dargestellt. Die Version A, zuerst von Manutius im Jahr 1502 herausgegeben, ist seit 200 Jahren nicht mehr Gegenstand textkritischer Behandlung gewesen, während aus der Version B, erhalten vor allem in der Hs. M (Parisinus suppl. gr. 388; 10. Jh.), zumindest die der Aelia Eudokia zugeschriebenen Centonen 1–13 und 50 von Arthur Ludwich 1897 wissenschaftlich ediert worden sind.

In dem hier anzuzeigenden Buch legt nun der Genfer Byzantinist A.-L. Rey die gesamte Version B (mit den Verfassernamen Patricius, Eudokia, Optimus und Kosmas von Jerusalem) in einer kritischen Ausgabe vor. Diese enthält eine umfangreiche Einführung – nicht nur zu den Fragen der Textkonstituierung, sondern auch zu den einzelnen Verfassern sowie den Charakteristika dieser Homercentonen –, eine Prosaübersetzung, einen umfangreichen Parallelenapparat sowie zu jedem Stück eine knappe, aber sehr instruktive Einleitung.

Rey hat mit dieser philologisch sehr sorgfältigen Arbeit einen Textbereich wieder erschlossen, der zum einen unter rezeptionsgeschichtlichen Aspekten von Bedeutung ist, zum anderen die Form- und Inhaltskriterien spätantiker Dichtung erhellen hilft. Edzard Visser

Theodoret: Kirchengeschichte. Hg. von *L. Parmentier.* Dritte, durchgesehene Auflage von *G. Chr. Hansen.* Die griechischen christlichen Schriftsteller der ersten Jahrhunderte, Neue Folge Bd. 5. Akademie Verlag, Berlin 1998. CVIII, 478 S.

Neben der 'Therapie der heidnischen Krankheiten' (*Graecarum affectionum curatio*), einer Art *Summa apologetica*, in der die seit den Anfängen der jüdisch-christlichen Apologetik in der Auseinandersetzung mit der paganen Umwelt verhandelten Themen nochmals systematisch erörtert werden, ist die *Kirchengeschichte* wohl das bekannteste Werk des um 393 in Antiochien geborenen und seit etwa 423 als Bischof in der nordsyrischen Stadt Kyrrhos residierenden, literarisch ausserordentlich produktiven Mönchs Theodoret († um 466). Die Schrift ist als Fortsetzung von Eusebios' Kirchengeschichte konzipiert und weist zahlreiche Berührungen mit den entsprechenden Werken des Sokrates und des Sozomenos auf. Es handelt sich dabei weniger um ein *sine ira et studio* geschriebenes Geschichtsbuch als um Erbauungsliteratur mit ausdrücklich apologetischer und antihäretischer Tendenz. Ereignisse wie die Zerstörung des gewaltigen Zeustempels in Apameia durch den eifernden Ortsbischof Markellos unter Kaiser Theodosius I. werden in drastischen Farben geschildert. Besonders wertvoll sind die vielen Urkunden, die in die Erzählung eingeflochten sind (sie machen etwa 40% des Werks aus!) und von denen einige allein durch Theodoret überliefert werden.

Es ist sehr zu begrüssen, dass der Akademieverlag die vorzügliche Ausgabe dieses geistes- und religionsgeschichtlich aufschlussreichen Dokuments durch Léon Parmentier (Leipzig 1911) jetzt wieder zugänglich gemacht hat. Im Unterschied zur zweiten, von Felix Scheidweiler betreuten Auflage von 1954 enthält die hier anzuzeigende dritte die gewichtige Einleitung Parmentiers wieder ungekürzt. Im umfangreichen Anhang aus der Feder des um die Kirchenhistoriker verdienten Herausgebers Günther Christian Hansen (S. 429–478) werden nicht allein kleinere Fehler berichtigt, sondern unter Einbezug der Forschungen der letzten Jahrzehnte auch verschiedene substantielle Ergänzungen u.a. zur handschriftlichen Überlieferung, zur Entstehungszeit des Werks und zum Verhältnis zu den anderen Kirchenhistorikern angebracht. Christoph Riedweg

Theresa Urbainczyk: **Socrates of Constantinople: Historian of Church and State.** The University of Michigan Press, Ann Arbor 1997. 248 S.

Bei diesem Buch handelt es sich um die erste grössere englischsprachige Darstellung eines Autors, der lange Zeit in einem toten Winkel der Forschung stand (erst 1995 hat G. Chr. Hansen eine moderne kritische Textausgabe veröffentlicht), aber gerade in den letzten Jahren vermehrte Aufmerksamkeit erfahren hat (ebenfalls 1997 ist eine umfassende Darstellung des Sokrates auf Deutsch von M. Wallraff erschienen, bereits ein Jahr früher die Monographie *Von Constantin dem Grossen zu Theodosius II. Das Christliche Kaisertum bei den Kirchenhistorikern Socrates, Sozomenus und Theodoret* von H. Leppin). Urbainczyk nähert sich ihrem Autor in fünf grösseren Kapiteln (nach einer kurzen 'Introduction' und einem Abriss der Kaisergeschichte von Konstantin bis zu Theodosius II., 1–12) von verschiedenen Seiten: In '2. The Author' (13–39) wertet sie vorsichtig die spärlichen Nachrichten zu seiner Person aus (gut ihre zurückhaltende Antwort auf die Frage, ob Sokrates Novatianer war oder nicht); in '3. The *Ecclesiastical History*' (41–67) geht es um das Werk selbst, seine Quellen und sein intendiertes Publikum, in '4. Socrates' Theory of History' (69–79) und '5. Historiography' (81–105) um die Positionierung des Werkes innerhalb der antiken Geschichtsschreibung im allgemeinen und innerhalb der spätantiken Kirchengeschichtsschreibung im besonderen; dabei wird gut herausgestellt, dass Sokrates kein blosser Fortsetzer und Imitator des Eusebios ist und dass – entsprechend dem Untertitel dieses Buches – sein Augenmerk sich auch immer wieder auf die Geschichte des römischen Staates richtet, weil diese nach seinem Verständnis mit der Geschichte der christlichen Kirche(n) eng verknüpft ist. Die letzten beiden grossen Kapitel behandeln die Personengruppen, die in Sokrates' Werk die Hauptrolle spielen: '6. Bishops' (107–137), '7. Emperors' (139–167); dabei wird gut auf wichtige Unterschiede der Darstellung im Vergleich zu den fast gleichzeitig schreibenden Kir-

chenhistorikern Sozomenos und Theodoret hingewiesen. Ein kurzes Schlusskapitel über den Sokrates wichtigen Gedanken der friedensstiftenden Einheit im kirchlichen und staatlichen Bereich ('8. Enemies of Unity', 169–176), eine Appendix mit englischen Übersetzungen der Prooemien zu Buch 1, 2, 5 und 6 zu Sokrates' Werk und ein vorzüglicher Index runden das Buch ab. Es enthält nur wenige sachliche Versehen (auf S. 30 wird Julians Schulgesetz schief dargestellt [richtig dagegen 90. 158]; auf S. 160 und 162 ist Konstantin II. mit Constans II. verwechselt [vgl. dagegen 170]) und kann als Einführung nicht nur in Sokrates, sondern auch in die Kirchengeschichtsschreibung seiner Zeit empfohlen werden. Heinz-Günther Nesselrath

Ps.-Herodian, De figuris. Überlieferungsgeschichte und kritische Ausgabe. Hg. von *Kerstin Hajdú.* Sammlung griechischer und lateinischer Grammatiker, Bd. 8. De Gruyter, Berlin/New York 1998. 168 S.

Das attizistische Lexikon des Moeris. Quellenkritische Untersuchung und Edition. Hg. von *Dirk U. Hansen.* Sammlung griechischer und lateinischer Grammatiker, Bd. 9. De Gruyter, Berlin/New York 1998. 181 S. (in einem Band).

Unter den wichtigen Aufgaben der klassischen Philologie nimmt das kritische Edieren von Lexika und rhetorischen Traktaten, welche aus Antike und Frühmittelalter überliefert sind, einen bedeutenden Platz ein. Dazu leisten die beiden Hamburger Dissertationen, die im vorliegenden Doppelband vereinigt sind, einen wertvollen Beitrag.

Fälschlicherweise dem Grammatiker Herodian zugeschrieben, bezeugt der Traktat über Redefiguren nicht nur die Rolle der Rhetorik im antiken Unterrichtsstoff, sondern vermittelt auch etliche Dichterzitate, welche sonst nirgendwo überliefert sind. Die umsichtig und klar geschriebene Einleitung bestätigt die herrschende Meinung, wonach die Schrift aus zwei heterogenen Teilen zusammengesetzt ist. Nach einer Erörterung der Echtheits- und Verfasserfrage sowie der Datierung (die beiden letzteren bleiben weitgehend offen) ordnet die Herausgeberin die Schrift überzeugend in die rhetorische Tradition ein (S. 23–30). Zur Diskussion über die Figur κατ' ἐξοχήν (S. 24, vgl. auch S. 130, § 51) und der dortigen Behauptung, die νεώτεροι (d.h. die nachhomerischen Dichter), welche Meleager zum Sohn des Ares gemacht hatten, liessen sich nicht bestimmen, vgl. jedoch [Hes.] Fr. 25,10ff. M.-W. Der Hauptteil der Prolegomena besteht aus einer ausführlichen Beschreibung der zwanzig Handschriften und einer eingehenden Untersuchung über deren Verwandtschaftsverhältnisse (S. 48–91). An dieser sorgfältigen Ausgabe vermisst man lediglich eine annotierte Übersetzung, die das Werkchen einem weiteren Leserkreis zugänglich machen würde.

Die Bedeutung des Moiris-Lexikons besteht vornehmlich darin, dass es eines der wenigen erhaltenen Werke dieser Gattung darstellt, welche aus der Zeit vor Photios stammen. Als einziges bietet es neben dem Schema Ἀττικοί–Ἕλληνες (nicht attisch) als dritte Kategorie das κοινόν (S. 10). Dem knapp gehaltenen Katalog der fünfzehn Handschriften (S. 14–19) folgt eine klare Darstellung ihrer Abhängigkeitsverhältnisse (S. 19–35). Was die kryptische Angabe, R. Huber, Λέξεις ῥητορικαί, in der Bibliographie zum Codex Coislinianus 345 betrifft (S. 14), handelt es sich um eine unveröffentlichte Hamburger Dissertation von 1995, welche das sogenannte 5. Bekkersche Lexikon (*Anecdota Graeca*, 1814, 195–318) untersucht und ediert. Kaum rechtfertigen lässt sich beim Eintrag α 120 (ἀσπάλαθοι) der Vorzug von Gaisfords Ausgabe des *Etymologicum Magnum* gegenüber der völlig übergangenen Teiledition des *Etym. Genuinum* durch Lasserre-Livadaras (α 1288).

Ausgaben, welche nahezu 150 Jahre und älter sind, werden hier in befriedigender Weise ersetzt. Möge die Reihe in nächster Zeit mit weiteren derartigen Beiträge aufwarten. B. K. Braswell

Peter Riemer/Michael Weissenberger/Bernhard Zimmermann: **Einführung in das Studium der Latinistik.** Beck, München 1998. 232 S.

Im Anschluss an die *Einführung in die Klassische Philologie* von G. Jäger bieten die Autoren eine Kurzdarstellung, die sich am Latein-Grundstudium orientieren will. Elf komprimierte Kapitel behandeln die Definition des Fachs, die Geschichte der Klassischen Philologie, Sprachgeschichte, Textkritik, Hilfswissenschaften, Metrik, Rhetorik, Epochen, Gattungen, Autoren (gegliedert nach Leben, Werk, Rezeption und Literatur) und das Studium des Faches. Die Literaturhinweise (S. 219–229) sind

etwas knapp und unkommentiert; die EDV-gestützten Hilfsmittel werden nicht erwähnt. Im Mittelpunkt stehen die goldene und die silberne Latinität, eine stärkere Einbeziehung der Spätantike hätte aber zu Gebote gestanden. Das Buch ist gut lesbar und auf den Adressatenkreis zugeschnitten; im Hauptstudium mag man die von F. Graf herausgegebene *Einleitung in die lateinische Philologie* hinzuziehen (vgl. *MusHelv* 54, 1997, 251). Markus Sehlmeyer

Friedhelm L. Müller: **Kritische Gedanken zur antiken Mnemotechnik und zum *Auctor ad Herennium*.** Mit Text und Übersetzung der drei antiken Zeugnisse. Steiner, Stuttgart 1996. 141 S.

Diese kleine Publikation zur antiken Mnemotechnik (also zu *Rhet. Her.* III 16, 28ff., Cic. *De orat.* II 351ff. und Quint. *Inst.* XI 2, 1ff.) will nicht – wie etwa H. Blum, *Die antike Mnemotechnik* (1969) – eine systematische Aufarbeitung der antiken Zeugnisse versuchen, sondern ist eher als kritischer Zwischenruf in die laufende Debatte zu Erinnerung und Gedächtnis zu verstehen. Der Schwerpunkt ist hierbei die Auseinandersetzung mit dem Anonymus der *Rhetorica ad Herennium*, von der sich der Verf. eine auch über die Mnemotechnik hinausgehende Erhellung über den Autor und seinen Bildungshintergrund erwartet. Einer kurzen, prägnanten Darlegung des Forschungsstandes zur Mnemotechnik folgt ein ungleichgewichtiger Durchgang durch die drei wichtigsten (in einem Anhang zweisprachig dargebotenen) Referenztexte, in dem der Verf. (bes. im Falle der *Rhet. Her.*) auf Denkfehler der antiken und modernen Autoren im speziellen und Interpretationsprobleme im allgemeinen aufmerksam macht. Obwohl ein Aufbrechen der Fächergrenzen angesichts des Gegenstandes sicher unumgänglich ist, geht das Kapitel IV zu den «Moderne(n) Erkenntnisse(n) über das Gedächtnis» weitgehend ins Leere, da es von einer gewissen Verachtung für die Fragestellungen der Biologie und Neurologie geprägt ist. Das letzte Kapitel bietet ein Charakterdiagramm des Anon. der *Rhet. Her.*, das in der Tat der Debatte um den Verf. neue Impulse zu geben vermag. Der polemische Ton der Auseinandersetzung mit modernen und antiken Autoren ist derart, dass die Leserin zwischen Amüsement und Empörung hin- und hergerissen ist – vielleicht nicht die schlechteste Voraussetzung, sich im Gedächtnis der Leserschaft zu behaupten. Christine Walde

Varron: Satires ménippées. Edition, traduction et commentaire par *Jean-Pierre Cèbe.* 12: *Sexagessis – Testamentum.* Collection de l'Ecole Française de Rome 9, Rom 1998. XXX, 152 S.

Die bereits auf über zweitausend Seiten angewachsene kommentierte Edition geht nun zielsicher ihrem Abschluss zu. Unter den fünf behandelten Satiren vermittelt die Ταφὴ Μενίππου (frg. 516–539) wohl den farbigsten Eindruck einer Menippea. Einmal im Jahr kommen die Anhänger am Grab Menipps zusammen und feiern dort durch ein gemeinsames Mahl sein Gedächtnis (also eine Art περίδειπνον) mit Kommemorationsrede auf den Meister und Wettkämpfen im Stadion der philosophischen Lehrmeinungen (frg. 519 *in charteo stadio* ἐπιτάφιον ἀγῶνα [...] *Stoicorum pancratio*). Worauf Varros Witz des 'schwanzlosen Hundes' (frg. 518 *ut canis sine coda*) abzielt, ist nicht ganz klar. Cèbes Interpretation vom Hund, der anders als die wedelnden (d.h. hofierenden) Scheinkyniker sowohl Feind wie Freund beisst (S. 1987), hat manches für sich, auch wenn sie dem Bonmot des Diogenes widerspricht, D. L. 6, 60 ἐρωτηθεὶς τί ποιῶν κύων καλεῖται, ἔφη, «τοὺς μὲν διδόντας σαίνων, τοὺς δὲ μὴ διδόντας ὑλακτῶν, τοὺς δὲ πονηροὺς δάκνων».

Ein Kernstück kynischer Kritik ist der Kampf gegen den Dünkel der Philosophen. Diesem Thema ist die Satire Σκιαμαχία περὶ τύφου (frg. 506–511) gewidmet. Auch hier wird man Cèbe in der Ausdeutung des Titels «la bataille – nécessaire – contre le *tuphos* est perdue d'avance, car les gens atteints de cette maladie sont presque tous incurables» (S. 1945) gern folgen; hingegen vermisst man einen Hinweis auf den grundlegenden Artikel von F. Decleva Caizzi, «Τῦφος. Contributo alla storia di un concetto», *Sandalion* 3 (1980) 53–66.

Dankbar für die bisherige Leistung sieht man dem erfolgreichen Abschluss des monumentalen Unternehmens mit Interesse entgegen. Margarethe Billerbeck

Nicholas Horsfall et al.: **A Companion to the Study of Virgil.** Brill, Leiden 1995. XIV, 326 S.
Charles Martindale (Hrsg.): **The Cambridge Companion to Virgil.** Cambridge University Press, Cambridge 1997. XVII, 370 S.

Im Abstand weniger Monate erschienen zwei englischsprachige Companions zum «Classic of all Europe», deren leicht, aber signifikant unterschiedliche Titel Programm sind. Während der unter der Ägide des unermüdlichen Vergilforschers Horsfall erschienene *Companion* (= Comp. 1995) eine Hilfe beim intensiven Studium der vergilischen Werke verspricht und damit von einer enzyklopädischen Behandlung möglichst vieler Aspekte des Dichters Abstand nimmt, nennt sich das spätere Werk schlicht und einfach *Companion to Virgil* (= Comp. 1997). Um mit letzterem zu beginnen: ein Blick ins Inhaltsverzeichnis bestätigt die Vermutung, dass es sich bei diesem von sehr vielen namhaften Latinisten und Latinistinnen («from Britain, the USA, Ireland and Italy») bestrittenen Sammelband um eine Blütenlese zum Ende des 2. Millenniums handelt, in dem in vier Teilen (Translation and Reception; Genre and Poetic Career; Contexts of Production; Contents and Forms; insgesamt 21 Essays) in meist sehr oberflächlicher Weise Streiflichter unterschiedlichster Aspekte von Vergil und seiner Rezeption gegeben werden. Abgesehen vom nicht übersehbaren Angloamerikanozentrismus sowohl der vertretenen Forschungsmeinungen als auch in der Vorstellung der Rezeption in späteren Epochen (womit auch ein bestimmter Rezipientenkreis anvisiert ist), bietet Comp. 1997 sicher gute Anregungen in einer ersten Orientierung zu übergreifenden Fragestellungen. Comp. 1995 hingegen, nur von vier ausgewiesenen Vergilforschern (A. Perutelli, N. Horsfall, W. R. Barnes und M. Geymonat) verfasst, beschäftigt sich dezidiert und konsequent mit den vergilischen Werken, ihrem Stil, ihrer Rezeption in der Antike selbst und der Überlieferungsgeschichte. Dabei ist bewusst keine detaillierte Behandlung aller möglichen Aspekte angestrebt, sondern dem, der sich gerade selbst mit den Vergiltexten auseinandersetzt, wird eine Art Führer durch den Text und die fast unüberschaubare Sekundärliteratur angeboten. Diese Vorauswahl, so subjektiv sie zum Teil erscheinen mag, die sich für einmal nicht nach den Geboten eines dem wissenschaftlichen Fortschritt abträglichen Vollständigkeitswahns richtet, kann in ihrem Wert gar nicht hoch genug eingeschätzt werden. Das Irritierende und deshalb aber gerade Wertvolle an dieser Führung ist aber, dass der 'Companion' nicht einfach ein kenntnisreicher Cicerone ist, sondern zuweilen selbst (insbesondere Horsfall) einen sehr streitbaren Standpunkt vertritt, an dem sich der/die interpres Vergilianus/-a abarbeiten muss. Insbesondere zu loben ist der unkonventionelle wissenschaftliche Stil, der aber niemals mit einem Verlust intellektueller Schärfe oder gar der wissenschaftlichen Standards verbunden ist. Gerade weil Comp. 1995 sich in Ergänzung der Spezialkommentare eher an einen Leser richtet, der selbständig interpretiert, ist er weniger vom kulturellen Umfeld abhängig als Comp. 1997 und wird daher seinen Platz in der Vergil-Literatur auch länger behaupten.

Christine Walde

Stephen P. Oakley: **A Commentary on Livy, Books VI–X.** Vol. I: **Introduction and Book VI.** Clarendon Press, Oxford 1997. XXI, 799 S.; Vol. II: **Books VII–VIII.** Clarendon Press, Oxford 1998. XIII, 865 S.

Seit dem Kommentar von Weissenborn-Müller hat die zweite Pentade des livianischen Geschichtswerks keine durchgehende Kommentierung erfahren, wie sie generell auch sehr viel weniger als die ersten fünf Bücher von der Forschung beachtet worden ist. Das ändert sich allmählich und wird sich noch sehr viel mehr durch den monumentalen Kommentar ändern, den Oakley nunmehr im Begriff ist vorzulegen. Was hier ein einzelner, noch dazu in jungen Jahren, geleistet hat, ist schlechthin erstaunlich. Die erste Hälfte des ersten Bandes widmet Oakley einführenden Kapiteln zur antiken Geschichtsschreibung, zu den Quellen des Livius und der annalistischen Tradition im allgemeinen, zur literarischen Leistung des Livius und zur handschriftlichen Überlieferung. Er vertritt zu der Quellenproblematik einen gemässigt konservativen Standpunkt, wie er für ein Handbuch wohl von vornherein angemessen ist, dabei aber keineswegs unkritisch, in guter Kenntnis des Ausweitungsprozesses der Annalistik und ihrer literarischen Techniken. Der Kommentar folgt in der Anlage grundsätzlich dem bewährten Muster von Ogilvie zur ersten Pentade. Er ist sprachlich und sachlich von stupender Reichhaltigkeit und weiss auch verwickelte Probleme kurz und prägnant auf den Punkt zu bringen. In Erwartung des abschliessenden dritten Bandes können wir jetzt schon feststellen, dass dieser Livius-

kommertar nicht nur für jede weitere Beschäftigung mit der republikanischen Geschichtsschreibung, sondern auch für die Epoche der mittleren Republik generell grundlegend sein wird.

Jürgen v. Ungern-Sternberg

Jula Wildberger: **Ovids Schule der «elegischen» Liebe. Erotodidaxe und Psychagogie in der Ars amatoria.** Studien zur klassischen Philologie 112. Peter Lang, Frankfurt a.M./Bern/New York/Paris 1998. 449 S.

Ähnlich wie Ovid seine Leserinnen und Leser in der 'Kunst des Liebens' anleitet, führt uns die Autorin mittels einer interpretierenden Textparaphrase überzeugend vor, wie Ovids *Ars amatoria* zu lesen ist. Durch die nüchterne und keiner Ideologie verpflichtete Analyse werden Struktur und Gedankenführung der *Ars* nachgezeichnet; einzelne in der Forschung kontrovers diskutierte Stellen (z.B. das Propemptikon für C. Caesar, der Daedalus/Icarus-Mythos, Apollos Epiphanie, das Exemplum des Ulixes als Liebhaber) werden in ihrem Kontext erklärt, gemäss der anfangs formulierten und am Schluss in ihrer Richtigkeit bestätigten Arbeitshypothese, «dass in der *Ars* fast jedes Wort im Hinblick auf das Lehrziel einer glücklichen, dauernden Liebesbeziehung gewählt wurde» (S. 381). Das Werk wird verstanden als Liebeslehre, die junge Männer und Frauen zu einer glücklichen Liebe führen soll, wobei das Ganze vor der Folie der (unglücklichen) elegischen Liebe gesehen werden muss: Die *Ars* ist keine Parodie (weder des Lehrgedichts noch der 'subjektiv-erotischen' Elegie), sondern eines der für Ovid typischen Experimente, seine Figuren in einer konstruierten Welt realistisch und psychologisch plausibel agieren zu lassen, d.h. hier: seine 'Schüler' in der literarischen Welt der Liebeselegie mit Hilfe von praktischen Anleitungen nicht zu leidenden elegischen Liebenden, sondern zu Liebeskünstlern werden zu lassen. Die Autorin untermauert ihre Argumentation mit Details zum Textverständnis und zur Diskussion in der Ovid-Forschung, 'verbannt' sie jedoch fast ausnahmslos in die Anmerkungen; dadurch kann das Buch auf zwei Arten gelesen werden: sowohl allein als dem Text entlang führende, für sich allein gut lesbare Interpretation sowie als Kombination von Textparaphrase und detailliertem Sachkommentar.

Therese Fuhrer

J.-M. David (ed.): **Valeurs et mémoire à Rome. Valère Maxime ou la vertu recomposée.** De Boccard, Paris 1998. 192 p.

La raccolta di Valerio Massimo *Facta et dicta memoratu digna* è stata da tempo studiata per il suo aspetto retorico e moralista ed è stata spesso considerata come un'opera mediocre soprattutto dal punto di vista letterario. Un approccio che tenga conto dell'interrelazione tra il testo e il suo contesto sociale può, però, mettere in luce quale importanza abbia tale opera sul piano storico e culturale. Questo è lo scopo che si è prefisso il gruppo di ricerca di Storia Romana de l'Université des Sciences Humaines de Strasbourg, i cui risultati sono redatti in questo volume.

Nel primo capitolo J.-M. David fa notare come la raccolta di Valerio Massimo sia radicata in una tradizione letteraria romana ben presente alla fine del periodo repubblicano. In questo contesto storico, caratterizzato da un'acuta crisi morale e politica, le raccolte di *exempla* rivestono la funzione di strumento indispensabile per la creazione dell'identità collettiva dell'aristocrazia romana: quest'ultima costruisce la propria immagine sulla base dei valori tradizionali; questi stessi valori, rivestiti di una struttura narrativa e organizzati secondo le differenti tematiche, costituiscono la materia delle raccolte di *exempla.* Nel periodo augusteo poi l'intensificarsi dell'interesse per gli *exempla* è strettamente connesso alla finalità politica che questo genere letterario acquista nella propaganda imperiale. Di ciò tratta M. Coudry nella conclusione generale, la quale sottolinea anche quale fosse l'attualità dell'opera di Valerio Massimo in relazione alla politica imperiale di Tiberio.

Il lavoro degli studiosi di Strasburgo è organizzato in quattro parti. La prima, con il già ricordato articolo di J.-M. David e quelli di Y. Lehmann e di C. Loutsch, analizza la formazione degli *exempla* dal punto di vista retorico e politico. La seconda concerne la rappresentazione della storia romana nei *Facta et dicta memoratu digna*, ponendo l'accento sul ruolo della seconda guerra punica (M. Coudry) e ripercorrendo la formazione e l'evoluzione di questo evento nella tradizione storiografica romana (M. Chassinet). La censura, una carica che cessa di esistere con il regime imperiale, costituisce per Valerio Massimo un'occasione di riflessione sulle istituzioni repubblicane di un tempo (M. Humm).

La terza sezione, *La mise en œuvre de l'exemplarité: choix des anecdotes et traitements de l'histoire*, si occupa di Sallustio come fonte dei *Facta* (A. Jacquemin) e del modo in cui Valerio Massimo illustra le guerre civili e i suoi protagonisti (M.-L. Freyburger), la storia romana repubblicana (J.-M. David) e il Senato (M. Coudry). Infine la quarta parte propone un confronto tra la prospettiva del nostro autore e, da una parte, quella di uno storico a lui contemporaneo, Velleio Patercolo (A. Jacquemin), dall'altra quella di uno di poco posteriore, Plutarco, per il quale i *Facta* possono essere stati una fonte d'informazione (A. Jacquemin, M.-L. Freyburger).

L'interesse per questo tipo di opere retorico-antiquarie sembra essere attuale ai nostri giorni. Si ricorda la pubblicazione pressoché contemporanea di un altro studio su Valerio Massimo (A. Weileder, *Valerius Maximus: Spiegel kaiserlicher Selbstdarstellung*, München 1998). Se tale letteratura può diventare oggi un tema di ricerca, è certamente dovuto al fatto che ci si avvicini ad essa senza pregiudizi e con un interesse, concepito in modo del tutto moderno, per i processi di formazione della memoria e dell'immaginario collettivo dei Romani e degli strumenti che li hanno consolidati e diffusi. La lettura di questo libro, un esempio di ricerca interdisciplinare ben articolata, è stimolante non solo per studiosi di storia e letteratura romana. Francesca Prescendi

Manfred Fuhrmann: **Seneca und Kaiser Nero. Eine Biographie.** Fest, Berlin 1997. 372 S., Abb. und Karten.

Der Verf. erhebt den Anspruch, in dieser Biographie Senecas in «übersichtliche(r), allgemeinverständliche(r) Darstellungsart» einem weiteren Publikum Forschungserkenntnisse aus der Altertumswissenschaft zugänglich zu machen (das heisst auch, dass alle lat. und griech. Zitate neben dem Original in Übersetzung geboten werden und auf Fussnoten im eigentlichen Sinne verzichtet wird). Auf diesem Hintergrund muss der Wert der Studie bemessen werden. F. schildert in minutiöser Weise, die den möglicherweise engeren Verständnishorizont der Rezipienten immer berücksichtigt und darum für den Fachmann vielleicht viel zu ausführlich erklärt, Herkunft und Werdegang des Philosophen Seneca und seine intrikaten Verbindungen zum julisch-claudischen Kaiserhaus. Sicher dürfte trotz des bescheiden-unbescheidenen Anspruchs der leichten Verständlichkeit hiermit das vorläufige Standardwerk zu Seneca vorliegen, das die zu Recht nicht wenig umstrittene Biographie von Marc Rozelaar (Amsterdam 1976) weit hinter sich zurücklässt. Um so bedauerlicher ist es, dass F. in seinem Kapitel zu den Tragödien (197–223), neben einer guten Beschreibung ihres poetischen Charakters, doch ihre Bedeutung als stoische Lehrdramen in den Vordergrund stellt und damit einen m.E. in dieser Dezidiertheit überholten Forschungsstand perpetuiert. Christine Walde

Seneca, Hercules Furens. Einleitung, Text, Übersetzung und Kommentar von *Margarethe Billerbeck*. Mnemosyne Supplement 187. Brill, Leiden etc. 1999. XXIX, 727 S.

In dieser magistralen Monographie zum senecanischen *Hercules furens* dürfte auf Jahrzehnte hinaus das definitive Standardwerk vorliegen, das auch Massstäbe für die Behandlung der anderen römischen Dramen setzt.

Dadurch dass die Verfasserin noch einmal alle wichtigen Handschriften selbst kollationiert hat, stellt das Werk zudem eine wichtige exemplarische Ergänzung und Korrektur zu den jüngsten, keineswegs unumstrittenen Ausgaben dar (siehe auch die unter Billerbecks Ägide entstandene Arbeit von S. Marchitelli, *Studien zur Überlieferung der Seneca-Tragödien*, Fribourg 1996). Ein wissenschaftsgeschichtlich bedeutendes Parergon fast kriminalistischen Charakters ist der Anhang zu «J. F. Gronovius und die Wiederentdeckung des 'Etruscus'».

Dem den grössten Teil der Studie ausmachenden Kommentar (181–611) vorangestellt ist eine dokumentarische Prosaübersetzung, die die poetische Sprache Senecas ohne Belastung durch die Erfordernisse des deutschen Metrums gut transportiert. Die 'Einleitung' sieht den *HF* im Kontext des Mythos vom Wahnsinn des Herakles (1ff.), rückt durch den genauen, vorurteilsfreien (d.h. ohne die präsumptive Mustergültigkeit der griechischen Version) Vergleich der euripideischen und senecanischen Version die Leistung Senecas klarer als bisher in den Vordergrund. Auf dem Hintergrund der philosophischen Deutung der Hercules-Gestalt, wie sie gerade für die Kaiserzeit belegt ist, betont die

Verfasserin, dass eine philosophische Interpretation (vulgo «der stoische Gehalt») des *HF* dem Bedeutungspotential der Tragödie nicht gerecht wird.

Der Kommentar selbst kann in einer kurzen Anzeige nicht hinreichend gewürdigt werden. Er führt diskursiv in die einzelnen Dramenteile ein (Dramatik, Interpretation), um dann lemmatisch die verschiedensten Aspekte des *HF* zu behandeln: Metrik, Rhetorik, Interpretationsfragen, Motivik etc. Ein besonderer Akzent liegt auf «Senecas poetischer Scharnierfunktion» (S. IX): seine Tragödien weisen eine enge sprachliche Beziehung zu den augusteischen Dichtern auf, haben aber auch eine Vorbildfunktion für die neronisch-flavische Epik. Der Kommentar stellt einen bedeutenden Beitrag zu Sprache und Motivschatz der lateinischen Dichtung insgesamt dar. Er ist ein unentbehrliches Referenzwerk über den *HF* hinaus.

Sorgfalt und Kompetenz der Darstellung haben sich insbesondere in einer kaum zu überbietenden Benutzerfreundlichkeit niedergeschlagen. Nur wenn es einem/r Autor/in gelingt, innerlich wie äusserlich von wissenschaftlichen Konjunkturen und Moden unabhängig, über lange Zeit einen Gegenstand festzuhalten, wird in unserem Fach ein derartiges Werk entstehen. Christine Walde

Michael S. Armstrong: **«Hope the Deceiver»: Pseudo-Seneca *De Spe* (Anth. Lat. 415 Riese).** Ed. with translation, prolegomena and commentary. Spudasmata 70. Olms, Hildesheim etc. 1998. 242 S.

In der *Anthologia Latina* überliefert der Leidener Codex Vossianus Lat. Q. 86 (Mitte 9. Jh.) als einziger Textzeuge anonym eine Reihe von Epigrammen, welche seit der Entdeckung der Handschrift durch J. Scaliger teils Petron, teils Seneca zugeschrieben werden. Zur Gruppe der letzteren gehört das 66 Verse umfassende Gedicht *De Spe* (415 Riese, 413 Shackleton Bailey); ihm ist die hier anzuzeigende, unter William M. Calder III entstandene Dissertation gewidmet. Die Studie ist auf Vollständigkeit angelegt; dies gilt sowohl für den Kommentar («a compilation of previous efforts») als auch die Einleitung, die nebst der Authentizitätsfrage die römische Einstellung zur Göttin Spes, den Topos *de spe* (bzw. *de fortuna*) sowie die literarisch-stilistischen Vorbilder diskutiert. Geradezu den Eindruck eines 'Horror vacui' erweckt der kritische Apparat, ist der Editor doch bestrebt «to notice every variant reading, however trivial, and to record every editorial conjecture, however foolish». Diese ehrlich gemeinten Bemühungen bringen dem überlieferten Text dreifach 'Cruces' ein (V. 15. 29. 66). Verschwinden dürften sie zumindest in V. 15, wo L. Müller, dessen Erklärung der Verf. offenbar missversteht (S. 96), mit allgemein akzeptiertem *diversa* (sc. *spes*) dem Text zumindest Sinn abgewinnt: 'unstet ist sie, mit unschlüssiger Bewegung je nach Umstand bald hierhin, bald dorthin gerichtet'. Unangebracht ist auch der radikale Zweifel am Abl. *qua* (sc. *spe*) in V. 2 'ein Trost für die Unglücklichen ist die Hoffnung, mit deren Hilfe sie das Leben fristen'; für die Konstruktion [*miseri*] *sua fata trahunt* hat Shackleton Bailey überzeugende Parallelen beigebracht. Für einen kritischen Dialog mit über vierhundert Jahren Gelehrsamkeit hat Armstrong das Material bereitgestellt; dass dieses durch keinerlei Index erschlossen wird, ist im Zeitalter der elektronischen Textverarbeitung jedoch unverzeihlich. Margarethe Billerbeck

Luigi F. Pizzolato/Marco Rizzi (Hgg.): **Nec timeo mori.** Atti del Congresso internazionale di studi ambrosiani nel XVI centenario della morte di sant'Ambrogio (Milano, 4–11 Aprile 1997). Studia Patristica Mediolanensia 21. Vita e Pensiero, Milano 1998. XVIII, 884 S.

Bei den A(mbrosius)-Studien hat die Publikation unförmiger Jubiläumsbände Tradition: 1897, 1940, 1974, 1997. Ob dies für die Forschung eine gute Lösung ist, möchte man bezweifeln: wer, ausser einem Rezensenten, liest wirklich 829 Seiten Text? (642 S. sind italienisch, 108 französisch, 46 deutsch, 27 englisch, 6 spanisch). Neben einem Namen-Index gibt es nur Stellen-Indices: Wer sich für eine bestimmte Sachfrage interessiert, muss Umwege einschlagen: etwa den 225 Seiten zu «Agostino» nachgehen! – Die Anordnung der Beiträge ist im 1. Teil (20 «Relazioni») schattenhaft sachbezogen; der 2. Teil (22 «Comunicazioni e contributi», ab S. 513) folgt einem Zufallsprinzip, nämlich der alphabetischen Reihenfolge der Verfasser.

Die Beiträge sind von sehr unterschiedlicher Qualität: Häufig scheinen Kongress-Beiträge eine Möglichkeit zu bieten, einmal anderweitig Publiziertes wieder in Erinnerung zu rufen (Beispiel: 23 Selbstzitate auf 26 Seiten); es gibt auch Fälle, wo ganze Materialsammlungen abgedruckt werden –

beinahe unlesbar. Was die heutige A-Forschung offenbar weniger beschäftigt, sind Quellenforschung und Textkritik; im Vordergrund stehen Probleme der Biographie (auch im Verhältnis A/Augustin) und der Kirchenpolitik, Fragen von Sprache und Stil sowie die Rezeption (in Byzanz, Wittenberg und Russland). Magistral ist die Art, wie Jacques Fontaine, auf nur 9 Seiten, die Frage eines Klassizismus bei A behandelt (S. 501–510), und eine hervorragende Textstudie legt Antoon A. R. Bastiaensen für *De sacramentis* und *De mysteriis* vor (S. 537–547). Wie A Vergil benützt (umfassend, aber auch distanziert), erfahren wir von Massimo Gioseffi (S. 603–631). Das «lessico» von A analysiert Isabella Gualandri mit neuesten technischen Mitteln, aber auch mit feinem Gespür (S. 267–311), während Antonio V. Nazzaro mit der Interpretation einiger raffiniert gestalteter 'Bilder' zeigt (S. 313–339), dass der bischöfliche Schriftsteller durchaus als 'Poet' gelten kann (mit der Bibel als erstem und Vergil als zweitem «Hypotext»). Instruktiv auch: «Ambrogio e Scipione l'Africano», zum Thema *otium negotiosum,* das sich bei christlichen Autoren, insbesondere Mönchen, stark wandelt (Chiara Somenzi: S. 753–768), oder die genaue, auch bezüglich älterer Sekundärliteratur gut abgesicherte Darstellung der Sirenen bei A, Hieronymus und weiteren Kirchenvätern (Nicola Pace, S. 673–695).

Wie sich A einordnen lässt zwischen der (in der Schule lebendigen) Rhetorik und gewissen mittelalterlichen Effekthaschereien des 9. und 12. Jahrhunderts, wird aufgewiesen von Paola F. Moretti (S. 649–662). Auch Luigi F. Pizzolatos «Ambrogio e la retorica» (S. 235–265) ist hiezu förderlich (A gegenüber dem rationalen Augustin). Michel Banniard beweist einmal mehr (vgl. *Viva voce*, Paris 1992), dass die heutige Linguistik für Autoren wie A (oder Augustin) mehr beizutragen hat als die traditionelle Indogermanistik: «Niveaux de langue et *communication latinophone* d'après et chez Ambroise» (S. 513–536). Für die komplexen Probleme der A-*Briefe* sei noch speziell hingewiesen auf Michaela Zelzer (S. 73–91: Chronologie) und William H. C. Frend (S. 161–180: Verkehr mit andern Kirchen, ausser Rom).

Diese gewiss subjektive Auswahl des Rez. mag ein wenig als Wegweiser durch den monumentalen Band dienen; sie bedeutet keineswegs, dass auch sonst nicht noch viel Lesenswertes vorhanden wäre. Wenig findet man leider zu Philon und Basileios, während zu Origenes immerhin Hervé Savon einen substantiellen Beitrag leistet (S. 221–234). Vielleicht reift in den nächsten hundert Jahren einmal die Idee eines A-Lexikons: Spezialisten gibt es viele – aber sie müssten sich der starken Hand eines Redaktors beugen!

Heinrich Marti

Andrea Pellizzari: **Commento storico al libro III dell'epistolario di Q. Aurelio Simmaco. Introduzione, commento storico, testo, traduzione, indici.** Biblioteca di Studi Antichi 81. Istituti Editoriali e Poligrafici Internazionali, Pisa/Roma 1998. 348 p.

Douze correspondants se partagent les 91 missives du livre 3 de Symmaque: Julien Rustique (3,1–9), préfet de la Ville de l'usurpateur Maxime; Naucellius (3,10–16), à qui nous devons une part des *Epigrammata Bobiensia*; Grégoire (3,17–22), préfet de l'annone en 377 et préfet des Gaules en 383; Marinien (3,23–29), maître de droit à Rome et vicaire d'Espagne en 383; Ambroise (3,30–37), évêque de Milan; Hilaire (3,38–42), préfet du prétoire (des Gaules?) en 396, préfet de la Ville en 408; Siburius (3,43–45), adonné à la littérature après une carrière troublée de préfet des Gaules en 379; Eutrope (3,46–53), identifié avec l'auteur de l'Abrégé; Ricomer (3,54–69), oncle d'Arbogast, païen de race franque, ami de Libanios, valeureux général au service de l'Empire; Timase (3,70–73), maître de l'infanterie et de la cavalerie, consul en 389, dévoué à la cause de Théodose; Promotus (3,74–80), ami de Libanios et d'Ausone, maître de l'infanterie contre les Ostrogoths, puis de la cavalerie contre l'usurpateur Maxime, ensuite contre les Goths, consul en 389, victime des ambitions de Rufin; Rufin (3, 81–91), influent maître des offices sous Théodose, évinçant Timase et Promotus, consul avec Arcadius en 392, préfet du prétoire d'Orient, puissant conseiller de la cour d'Orient, rival malheureux de Stilicon. Les lettres datables avec sûreté s'inscrivent essentiellement dans les deux dernières décennies du IVe siècle (à titre de comparaison, l'écrasante majorité des lettres du livre 1 couvre les années 375 à 380). En *Epist.* 3,6,5 à Julien Rustique, il ne serait pas inutile de mentionner la suggestion de D. Knecht (*Latomus* 45, 1986, 180) qui lit *progressi <in> laudes tuas uidimus,* et qui, se fondant sur Hor. *Epist.* 1,7,22 et Verg. *Aen.* 2,377, s'autorise du parallèle avec Symm. *Epist.* 9,56 pour plaider en faveur d'un *nominatiuus cum infinitiuo.* Dans les rapprochements littéraires, les allusions à Nestor

que contiennent deux lettres à Naucellius (*Epist.* 3,11,1 et 13,2) auraient mérité un renvoi à l'œuvre du grand ami et correspondant de Symmaque qu'est Ausone, plus précisément à sa *gratiarum actio* adressée à Gratien pour avoir été élevé au consulat: 20,19 p. 358 Peiper *et melleo delibutus eloquio iam tertiae Nestor aetatis.* J'ai tenté de démontrer que le texte de Symmaque se signale par des rencontres avec le discours de remerciement d'Ausone (voir mon *Symmaque ou le rituel épistolaire de l'amitié littéraire. Recherches sur le premier livre de la correspondance,* Fribourg/Suisse 1993, pp. 135; 192; 225, n. 126; 308–314; 384) et je n'exclurais pas que, là aussi, le discours ausonien de 379 ait pu influer, ne fût-ce qu'indirectement, sur les missives symmachiennes des années 396–400, concurremment peut-être avec un autre passage ausonien dans lequel Nestor est évoqué (p.ex. dans la Commémoration des professeurs de Bordeaux [5,21,22–34 p. 67 Peiper] ou dans la lettre à Probus [18,12,10–15 p. 239 Peiper]); pour l'*Attica sanitas*, en 3,11,1, il convient de renvoyer à Cic. *Brut.* 51. Toujours dans la lettre 3,11,3 à Naucellius, J. P. Callu, dans son éd., affirmait que la déclaration de l'épistolier *nunc uere ciuitas nostra populorum omnium parens facta est* «pourrait être une citation» (CUF, t. 2 [1982] 228 = 26, n. 1) P. n'a pas jugé bon de poursuivre l'investigation. Je songe pourtant à la topique de l'éloge de Rome et de l'Italie (cf. Plin. *Nat.* 3,39 *terra omnium terrarum alumna eadem et parens*; 37, 201 *Italia, rectrix parensque mundi altera*). Dans la lettre 3, 47, 1 à Eutrope, P. accueille, apparemment avec raison, la correction de *liberis* en *libris*, proposée par R. J. Edgeworth, «Symmachus ep. III 47: Books not Children», *Hermes* 120 (1992) 127–128. En approchant la correspondance de Symmaque avec Ambroise, P. évite avec style (126–127) l'écueil de la benoîte équation entre relation épistolaire et relation amicale. Il n'est pas dit pour autant que l'obstacle cessera de faire des victimes. A propos de l'*Epist.* 3,36, P. confirme (142), dans l'épistolographie symmachienne, l'usage très spécialisé de l'anaphore, confinée dans un contexte de litige, comme c'est le cas en *Epist.* 5,54,3. P. multiple les rapprochements avec Servius (et le Servius de Daniel) et dessine ainsi les rapports de Symmaque avec l'érudition de son époque. En dépit de quelques coquilles dans la bibliographie, la contribution fine et nuancée de P. enrichit sans conteste les études symmachiennes. Philippe Bruggisser

Manfred Landfester: **Einführung in die Stilistik der griechischen und lateinischen Literatursprachen.** Mit einem Beitrag über Formen des Prosarhythmus von *Barbara Kuhn.* Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt 1997. X, 178 S.

Mit diesem Buch wird ein neuer Standard gesetzt in der Betrachtung der Stilistik der lateinischen und griechischen Sprache, die sonst in der Klassischen Philologie eher in die Kompetenz der Rhetorik fällt und leider allzu oft nur in sehr unzureichender Form in die entsprechenden Stilübungen verbannt ist. L. eröffnet durch die Kombination von sowohl sprach- als auch literaturwissenschaftlicher Betrachtungsweise (Kap. 1) den Weg zu einer integrativen Analyse, die alle Ebenen der Sprache in gleicher Weise berücksichtigt (S. XI: «Laut-, Morphem-, Satz-, Textstilistik»). Ein derartiger Brükkenschlag zwischen den verschiedenen Disziplinen der Klassischen Philologie und der modernen Linguistik war überfällig. Kapitel 2 und 3 sind in wünschenswerter Klarheit der Definition von 'Stil' und den verschiedenen Beschreibungsebenen des Stils gewidmet. Kapitel 4 ergänzt diese Ausführungen durch die «Leistungen der sprachlichen Ausdrucksmittel» (etwa «Darstellungs- und Ausdrucksfunktion»). Während mit diesen vier Kapiteln sozusagen die Basis für die Feinanalyse gelegt ist, beschäftigen sich die beiden folgenden Kapitel mit den Subsystemen der Sprache in synchroner und diachroner Hinsicht, letzteres getrennt nach Griechisch und Lateinisch. Die Kapitel 7–12 wenden sich der Systematisierung der Stilformen und ihren verschiedenen Phänotypen (auf der Ebene des Textes, der Morpheme usw.) zu. Mag man auch bei der ersten Lektüre das Fehlen bestimmter Kategorien der Rhetorik (etwa der «Figuren») vermissen, zumal die rhetorische Terminologie in sehr vielen Fällen beibehalten wird, so ist die Materialdarbietung nicht nur nützlich, sondern einleuchtend. Das Buch sollte zur Grundausrüstung aller Studierenden und Lehrenden der Klassischen Philologie gehören.

Christine Walde

Nino Marinone: **Berenice da Callimaco a Catullo. Testo critico, traduzione e commento.** Nuova edizione ristrutturata, ampliata e aggiornata. Testi e manuali per l'insegnamento universitario del latino 49. Pàtron editore, Bologna 1997. 329 S., Tafeln.

Wie aus dem Vorwort hervorgeht, handelt es sich um eine substantiell revidierte Neuauflage der bereits bei ihrem ersten Erscheinen im Jahr 1984 von der Fachwelt hochgelobten kommentierten Ausgabe der «Locke der Berenike», welche die erhaltenen Partien des kallimacheischen Originals und die catullische Version einander vergleichend gegenüberstellt. Die Vorzüge der Erstauflage sind übernommen, die Defizite beseitigt, so dass nun ein für Gräzisten wie auch für Latinisten mit noch grösserem Gewinn zu benutzendes Hilfsmittel vorliegt: Die Einleitung stellt die historische Persönlichkeit der Berenike vor, diskutiert das Verhältnis zwischen dem griechischen Modell und der römischen Adaptation – besonders hervorzuheben sind die Bemerkungen zur Technik und der literarischen Qualität von Catulls Übertragung – und gibt einen Überblick über die Überlieferungslage mit ihren notorischen Problemen (die wichtigsten Papyri und Handschriften sind im Anhang photographisch reproduziert). Die ungewöhnliche Textgestaltung – griech. und lat. Text wechseln zeilenweise ab – ermöglicht einen minutiösen Vergleich; ein kritischer Apparat und eine italienische Übersetzung sind beigegeben. Das Kernstück bildet der ausführliche Kommentar, der die Forschungsgeschichte mit ausgewogenem Urteil aufarbeitet und meist zu überzeugenden Lösungen gelangt (in den Vv. 55, 59 und 93 sind gegenüber 1984 neue Lesarten aufgenommen). Appendices bieten metrische Untersuchungen sowie informative astronomische Erläuterungen; eine umfangreiche, aktualisierte Bibliographie und – in der Erstauflage noch vermisste – Indices runden den Band ab.

Annemarie Ambühl

Beatrix Günnewig: **Das Bild der Germanen und Britannier. Untersuchungen zur Sichtweise von fremden Völkern in antiker Literatur und moderner wissenschaftlicher Forschung.** Peter Lang, Frankfurt a.M. etc. 1998. 380 S.

Die Arbeit untersucht die römische Literatur im Hinblick auf die Darstellung der sogenannten Nordvölker sowie den Umgang der modernen wissenschaftlichen Forschung mit diesen Texten, wobei die Frage im Vordergrund steht, wieweit Topoi, klischeehafte Vorstellungen und rhetorische Elemente als solche erkannt wurden. Der umfangreichste Teil des Buches (29–254) ist der Germanendarstellung in der römischen Literatur von ihrer ersten Erwähnung (Caesar) bis zum Ende des 2. Jh. n.Chr. gewidmet; die Darstellung der Germanen wird je nach literarischem Zusammenhang (militärisch 29–120; wissenschaftlich 121–149; poetisch 141–154) untersucht, ein eigenes Kapitel (155–170) ist Tacitus' *Germania* gewidmet. Die soweit herausgearbeiteten Ergebnisse werden dem (daher kürzeren) folgenden Teil über die Britannier (255–325) zugrunde gelegt. Der zweite Hauptteil untersucht den Umgang der modernen wissenschaftlichen Forschung mit den antiken Texten. Bei den Germanen ist dieser Teil ausführlicher und chronologisch gegliedert (im wilheminischen Kaiserreich 181–199; in der Weimarer Republik 201–211; im Nationalsozialismus 213–228; von 1945 bis zur Gegenwart 229–250), summarischer für die Britannier (309–325). Den einzelnen Teilen folgt jeweils eine Zusammenfassung; Schlussbetrachtungen, ein Literaturverzeichnis und Indices runden die Arbeit ab.

Im einzelnen wären einige kritische Fragen zu stellen: Kann man wirklich vom «Desinteresse» der antiken Autoren an der Wiedergabe geographischen Wissens oder militärisch-politischer Strukturen (255) sprechen? Zuweilen scheinen zu stark moderne Ansprüche und Vorstellungen an die antike Literatur herangetragen zu werden, ohne die spezifischen Eigenheiten römischer literarischer Genera zu berücksichtigen. Und lassen sich für die Zeit des Nationalsozialismus wirklich Werke, «die ... in der Folge ... einer bereits vorgefassten Ideologie» entstanden, strikt von rein «wissenschaftlichen» Arbeiten trennen (213)? Insgesamt handelt es sich aber um eine solide Arbeit, in der sehr viel Literatur sehr sorgfältig analysiert wird. Das etwas überraschende Ergebnis ist, dass E. Norden schon 1918 auf die Bedeutung völkerkundlicher Wandermotive (Übertragung einer Aussage über ein Volk auf ein anderes) innerhalb der taciteischen *Germania* hinwies (332) und damit eigentlich die Grundlage der sog. Toposforschung legte (obwohl die Definition des Toposbegriffs erst von E. R. Curtius 1948 vorgenommen wurde), diese Ergebnisse aber in der wissenschaftlichen Germanenforschung noch bis Mitte der 70er Jahre, in den Arbeiten zum Thema Britannien bis heute kaum berücksichtigt wurden.

G's Untersuchung zeigt auf, dass kritische Quellenanalysen zwar in Spezialuntersuchungen durchgeführt werden, eine Gesamtgeschichte der Nordvölker der Antike, die die spezifischen Aussagesituationen der antiken Texte berücksichtigt, aber immer noch aussteht (337). Balbina Bäbler

Jacqueline Fabre-Serris: **Mythologie et littérature à Rome. La réécriture des mythes aux 1ers siècles avant et après J.-C.** Editions Payot, Lausanne 1998. 271 p.

Il libro prende in considerazione i temi mitologici presenti nella letteratura romana dalla fine della Repubblica al periodo di Nerone. L'attenzione dell'autrice si concentra soprattutto sull'influsso che tale letteratura ha avuto sull'immaginario e sull'ideologia dei Romani relativamente a questioni di grande portata, come la concezione della storia, la legittimazione delle istituzioni politiche, la riflessione sulla natura umana.

L'introduzione affronta in modo piuttosto succinto argomenti di grande interesse, quali le fonti che hanno tramandato il patrimonio mitico dei Romani e la valutazione che antichi e moderni hanno dato del mito.

Nella prima parte vengono analizzati i motivi principali presenti nella letteratura del primo secolo a.C. Una sezione è dedicata ai temi mitologici greci (età dell'oro, Gigantomachia, racconti in cui sono tematizzati i concetti di *pietas* e *impietas*); un'altra a quelli romani (per esempio il mito di Enea e di Romolo). In seguito Fabre-Serris si occupa del rapporto tra mito e filosofia e del ruolo che ha il mito nella poesia erotica. All'interno di ciascuna sezione vengono messe in risalto le peculiarità di ogni singolo autore, da Catullo a Ovidio, e interpretate in relazione ai fenomeni storico-politici che hanno luogo in quegli anni.

La seconda parte è dedicata alla letteratura del primo secolo d.C. Un posto di rilievo hanno il mito dell'età dell'oro e il mito troiano, temi prediletti dall'imperatore Nerone. Le ultime due sezioni trattano la tematica del *furor* nelle tragedie di Seneca e il *Satyricon* di Petronio. Fabre-Serris mostra come gli autori di questo periodo si differenzino dai precedenti per la scelta dei temi mitologici e la loro rielaborazione. Questo cambiamento nella letteratura rispecchia il distacco della politica neroniana dall'ideologia augustea.

Com'è annunciato nell'introduzione l'interesse dell'autrice si concentra sull'aspetto letterario del mito, una valutazione dal punto di vista religioso è esclusa a priori. Se quest'opera non si distingue per l'originalità del soggetto trattato, si presenta però come uno studio ampio e coerente dell'argomento.

Francesca Prescendi

Cynthia Damon: **The Mask of the Parasite. A Pathology of Roman Patronage.** The University of Michigan Press, Ann Arbor 1997. 307 S.

Die vorliegende Arbeit (ursprünglich eine 1990 an der Stanford University eingereichte Dissertation) stellt eine Untersuchung der Funktionen des Parasiten im Hinblick auf die literarische Darstellung des Verhältnisses zwischen einem einzelnen *patronus* und seinem *cliens* in der späten Republik und der frühen Kaiserzeit dar, wobei sich der dritte Begriff des Titels, 'Pathology', auf Damons in der Einleitung formulierte These bezieht: «The parasite of Latin literature ... is a negative reflection of the cliens» (8). Auf der Grundlage einer sorgfältigen Situierung der Parasitenrolle innerhalb der griechisch-römischen Komödie anhand der einschlägigen Fragmente der Mese und der Nea, der plautinischen und terenzischen Stücke sowie der Zeugnisse griechischer Autoren des 1. und 2. Jh.s n.Chr. (Plutarch, Lukian, Alkiphron) im ersten Teil (21–101) – in dem jedoch die Frage des Verhältnisses der lateinischen Bearbeitungen zu ihren griechischen Originalen weitgehend unberücksichtigt bleibt – erfolgt in den beiden Hauptteilen 2 und 3 der insgesamt überzeugende Nachweis, «that the stock character of the parasite that the Romans knew from Greek plays became in Latin authors a symbol for unhealthy aspects of patronage relationships in their own real world» (2). Im zweiten, der Satire gewidmeten Teil (103–191) zeigt Damon unter Heranziehung einer repräsentativen Auswahl von Satiren und Episteln des Horaz, Epigrammen Martials und Satiren Juvenals die vielfältigen Ausprägungen der Charakterisierung des sich einem *patronus* anschliessenden *cliens* mittels stehender parasitärer Eigenschaften auf, um im dritten Teil (193–251) die Verwendungsmöglichkeiten des Parasiten zur Herabsetzung der jeweiligen Gegner in Ciceros Reden *pro Quinctio, in Verrem, pro Caecina* und *in*

Pisonem ebenso gewinnbringend zu analysieren. Den Abschluss der Arbeit bilden drei kurze Appendices, eine ausführliche Bibliographie und zwei Indices. Im ganzen gesehen gewährt diese ansprechende Monographie einen wertvollen Einblick in die literarische Darstellung eines wichtigen Aspekts des gesellschaftlichen Lebens im alten Rom. Andrea Antonsen-Resch

Sigmar Döpp/Wilhelm Geerlings (Hgg.): **Lexikon der antiken christlichen Literatur (LACL).** Herder, Freiburg/Basel 1998. XVI, 652 S.

Das Lexikon versteht sich als Fortführung der bewährten *Patrologie* von B. Altaner und A. Stuiber, die, wenn auch bibliographisch ergänzt, doch zuletzt den Forschungsstand von 1966 repräsentierte. Die Herausgeber haben überzeugend die Konsequenzen aus der schon immer lexikalischen Nutzung des 'Altaner' gezogen und unter Mitarbeit zahlreicher Fachwissenschaftler ein alphabetisch angeordnetes Nachschlagewerk vorgelegt, das den Zeitraum bis Johannes von Damaskus bzw. Isidor von Sevilla berücksichtigt. Die gut lesbaren Artikel informieren präzis und verlässlich. Dabei behandeln die umfangreicheren Personenartikel durchweg I. Leben, II. Werk, gelegentlich treten «Inhaltliche Grundlinien», «Würdigung» oder «Bedeutung» hinzu. Doch weisen die Herausgeber eigens darauf hin, dass nicht die Bedeutung eines Autors für die spätere Dogmatik massgebend war (S. VIII). Im Vordergrund steht die historische Betrachtungsweise. Besonders begrüssenswert ist die Aufnahme von Sachartikeln (literarische Gattungen, Begriffe usw.). Dass der Leser sich hier in einzelnen Fällen eine dem Gegenstand angemessene umfassendere Darstellung wünschte, kann bei einem solchen Werk kaum ausbleiben. Die Bibliographien sind im allgemeinen hervorragend, scheinen manchmal sogar gegenüber dem Text das Übergewicht zu gewinnen. In jedem Fall helfen sie aber dem Benutzer weiter.

Das LACL weist eine gefällige Form und ein angenehmes Druckbild auf. Es dürfte zu einem unverzichtbaren Informations- und Arbeitsinstrument für jeden an der christlichen Antike Interessierten werden. Wolf-Lüder Liebermann

Sousanna-Maria Nikolaou: **Die Atomlehre Demokrits und Platons *Timaios*. Eine vergleichende Untersuchung.** Beiträge zur Altertumskunde 112. Teubner, Stuttgart/Leipzig 1998. 233 p.

Il libro, una dissertazione dell'Università di Köln, è diviso in due parti. La prima è dedicata all'atomismo democriteo: i capp. 1–2 trattano i possibili influssi esercitati su di esso dalla precedente *Naturphilosophie* (Pitagorismo, Eraclito, Empedocle, Anassagora, ma soprattutto Eleati), i capp. 3–4 prendono in esame i punti salienti della dottrina dell'atomo e del vuoto. La seconda parte espone la dottrina degli elementi del *Timeo* platonico anche nelle sue relazioni con la *Ungeschriebene Lehre*. Contrariamente alle promesse del titolo, i controversi e problematici rapporti fra l'atomismo democriteo e la dottrina platonica sono relegati alle sole dieci pagine del cap. 3 della seconda parte (194–204) nelle quali l'A. si limita a riprendere tesi già note. Il libro non offre sostanzialmente nulla di nuovo né per quanto riguarda la ricerca democritea (dove si fonda principalmente sullo studio di R. Löbl, *Demokrits Atome*, Diss. Frankfurt a.M. 1976), né per quanto concerne l'analisi del *Timeo*. La valutazione delle fonti costituisce senz'altro il punto più debole del volume con tutto ciò che ne consegue. Ad una questione complessa come quella delle fonti per l'atomismo democriteo vengono dedicate non più di tre pagine (38–40). Testimonianze di scarso valore quali quelle del Filopono, che non solo non conosce direttamente Democrito, ma per abitudine amplia con sillogismi propri i testi aristotelici da lui commentati, vengono assunti come testimonianze valide a tutti gli effetti (cfr. ad es. p. 53–55). La scarsa dimestichezza con le fonti origina talvolta veri e propri errori di attribuzione. Un frammento aristotelico famoso come quello su Democrito (DK 68 A 37 = Arist. fr. 208 Rose) viene riportato come opinione del citatore Simplicio senza alcun accenno alla paternità aristotelica (p. 98). Il libro offre comunque una panoramica riassuntiva sull'atomismo antico e sulla *Elementenlehre* del *Timeo* platonico. M. Laura Gemelli-Marciano

Thomas Schirren: **Aisthesis vor Platon. Eine semantisch-systematische Untersuchung zum Problem der Wahrnehmung.** Beiträge zur Altertumskunde 117. Teubner, Stuttgart/Leipzig 1998. XXVI, 286 S.

Sch(irren) stellt die These auf, Platon habe einen umfassenderen Begriff der αἴσθησις so verengt und umgeprägt, dass er tauglich geworden sei für die Opposition von αἴσθησις und νόησις. Im platonischen (damit zugleich modernen) Begriff der Wahrnehmung spiele das «aufmerksame Achten» auf die Dinge keine Rolle mehr, es gehe nur noch um das Affiziertwerden im Bereich des Sinnlichen. – Um diese These zu begründen, bespricht Sch. im ersten Hauptteil (mit primärer Orientierung an Thukydides) vorplatonische Zeugnisse zu αἰσθάνεσθαι und seinem sprachlichen Umfeld. Im zweiten Teil geht er der Rolle der Sinnlichkeit in den Texten von Xenophanes, Heraklit, Alkmaion, Parmenides, Empedokles und der Sophistik (ohne Protagoras) nach. Die methodische Basis ist allerdings schmal und alt (Wortfeldforschung der dreissiger Jahre), doch dies wirkt sich kaum negativ aus, da Sch. sonst philologisch korrekt verfährt und für sein reichhaltiges Material den jeweiligen Situationen angepasste Übersetzungen sucht, wodurch die Differenzen zwischen «wahrnehmen» und dem Rest des Wortfeldes deutlich werden. – Verschiedene Weisen des Wahrnehmens begründen verschiedene Weisen des Weltbezugs verschiedener Epochen und damit verschiedene Welten. Sch. hat die vorplatonische sprachliche Basis davon untersucht. Wer das mit dem Wissen um die unterdessen aufgetauchten Schwierigkeiten der Semantik und Referenz, um die Anthropologie der Leiblichkeit, um die modernen Erfahrungen mit der Kunst wie auch um die Diskussion zur Aisthesis liest, wird viel Gewinn daraus ziehen. – Der unauflösliche, wenn auch schwer darstellbare Zusammenhang, den Platon zwischen dem Einen und dem Vielen im *Philebus* zeigt, die Anerkennung der Bewegtheit im Sein im *Sophistes*, die Berücksichtigung der Chora in der Erklärung der Welt im *Timaios*, die Tatsache, dass Aristoteles damit rechnet, dass bereits die einfachste Wahrnehmung doch schon etwas ordne, veranlasst aber die Frage, ob Platon bis zuletzt Wahrnehmung und Denken in der vorausgesetzten absoluten Weise trennte, und nicht doch selbst die «Gestelltheit des Menschen» (264) in der Welt sah.

Erwin Sonderegger

Theodor Ebert: **Sokrates als Pythagoreer und die Anamnesis in Platons *Phaidon*.** Akademie der Wissenschaften und der Literatur Mainz, Jahrgang 1994, 13. Steiner, Stuttgart 1994. 106 S.

Diese Untersuchung führt zu einem Ergebnis, das die Platonforschung in eine neue Richtung führen könnte: es betrifft die Frage nach Platons implizitem Leser. Bislang war mit der Charakterisierung seiner Dialoge als λόγοι ἐξωτερικοί eigentlich unbestritten, dass sich Platons Texte an alle φιλοσοφοῦντες aller Zeiten wenden.

Diese Position zieht Ebert (E.) hier für den Platonischen *Phaidon* grundsätzlich in Zweifel; als Ergebnis seiner Analysen fasst er auf S. 92 wie folgt zusammen: «Aber der Phaidon hat jene Leserschaft, für die er ursprünglich geschrieben war, überlebt, und aus der Botschaft, die Sokrates der Pythagoreer (sic!) den italischen Freunden der Akademie nahebringen sollte, wurde das Evangelium eines pythagoreisierenden Platonismus; was einmal ein Beitrag zu einer anspielungsreichen Debatte gewesen war, erstarrte zu metaphysischen Dogmen.» Sollte diese Deutung zutreffen, wäre wohl auch in einem grundsätzlicheren Rahmen zu prüfen, ob nicht zu einer adäquaten Deutung von Platons Dialogen weitaus stärker rezeptionsästhetische Fragestellungen zu berücksichtigen wären.

Allerdings ist das Zustandekommen dieses Ergebnisses trotz einer Fülle scharfsinniger Detailbeobachtungen nicht unproblematisch. Für seine Interpretation nimmt E. angeblich grundlegende logische Fehler Platons, die in der Anamnesis-Konzeption im *Phaidon* vorlägen, als Ausgangspunkt, Fehler, auf die bereits J. L. Ackrill in seiner Untersuchung «Anamnesis in the Phaedo» (in: *Exegesis and Argument. Festschrift G. Vlastos*, Assen 1973, 177–195) verwiesen habe. Hiernach fehle in der Diskussion der *anamnesis* als assoziativer Erinnerung (73 C 4–D 1) der Aspekt, dass sich bei der Erinnerung an bestimmte Dinge das Bewusstsein einstelle, diese schon einmal gewusst zu haben.

Diese Auslassung *a priori* als logischen Fehler zu bewerten resultiert offensichtlich aus einer Anwendung moderner Definitionen des Begriffs '(Wieder)-Erinnern': E. trägt einen neuzeitlichen Erinnerungsbegriff an Platons Bestimmung der Anamnesis heran und bewertet die Abweichung bei Platon als Fehler, den der Verfasser um seines obengenannten Darstellungsziels willen ganz bewusst ge-

macht habe. Dass jedoch die Annahme einer apriorischen Korrektheit moderner Begriffsdefinitionen die Deutung Platonischer Philosophie stark verzerren kann, hat in jüngster Zeit vor allem A. Schmitt eindringlich herausgearbeitet.

Akzeptiert man also erst einmal die von Sokrates gegebene Definition, was übrigens nicht nur im Dialog selbst von Simmias, sondern auch von den Phaidon-Kommentatoren Olympiodor und Damaskios getan wird, kann es dabei bleiben, den *Phaidon* in allen seinen Teilen als Text zu deuten, der Platons philosophisches Denken wiedergibt. Dessenungeachtet hilft eine Fülle kluger Einzelbeobachtungen in E.s Untersuchung, diesen Dialog wieder etwas genauer zu verstehen. Edzard Visser

Peter Kolb: **Platons Sophistes. Theorie des Logos und Dialektik.** Königshausen & Neumann, Würzburg 1997. 252 S.

Heidegger leitet *Sein und Zeit* mit einem *Sophistes*-Zitat ein: Wir meinten zu wissen, was «seiend» heisst, doch jetzt sind wir darüber in Verlegenheit gekommen. Die Frage nach dem Nichtseienden hat zu Platons Zeiten wie Ende des 19. Jh. (Meinong) eine Erschütterung ausgelöst. Unter analytischen Interpreten wird die Frage verhandelt, ob Platon die Unterscheidung zwischen Prädikation und Existenz überhaupt oder genügend treffe. Man fragt sich, ob Platon im *Sophistes* seine Ideenlehre aufgebe oder nicht. Die Verknüpfung der Ideen in den Grössten Gattungen gilt als das letzte Wort des exoterischen Platons in Sachen Ontologie («Sonntagserklärung der Wirklichkeit»: Gardeya). Selten dagegen sind noch jene, die im *Sophistes* die Einsicht Platons finden, dass das Meinungshafte in keiner Weise hintergehbar sei und die Grössten Gattungen die Reflexion auf die herrschende Meinung über das Sein darstellen.

Der Dialog ist jedenfalls aktuell und immer noch umstritten; das zeigen die differierenden Thesen und Gliederungen. Kolb geht es darum, in einem abschnittweisen Referat und Kommentar die positive Lehre des *Sophistes* (ab 251a5), nämlich die defintive Lösung der Frage nach dem Wissen, herauszuarbeiten. «Dass Platon im Spätwerk eine affirmative Seins- und Erkenntnisbegründung im Sinne» habe, können, scheint mir, allerdings nur jene glauben, die auch an eine Ideenlehre glauben. K. hat sich methodisch für eine Zweiteilung entschieden. Die Sekundärliteratur wird in einen Anhang verwiesen, im Haupttext spielt sie, abgesehen von Autoren in der Umgebung von Krämer (die K. aber auch nicht mag) und wenigen anderen, eine nur geringe Rolle. Sie hat übrigens auffällige Lükken (de Strycker, O'Brien, Seligman, Prior, Teloh, Sayre 1983 usw.; hingegen bezieht K. als einer der ganz wenigen Heideggers *Sophistes* mit ein). Die Lehre von den obersten Gattungen sei «im Lichte der prinzipientheoretisch fundierten Urteilslehre» auszulegen (144). Daraus ergebe sich, dass wir in der Rede dasselbe korrekt und vernünftig als eines und vieles sagen können, weil es die «Verflechtung der Begriffe» gebe (175). Erwin Sonderegger

Pascal Weitmann: **Sukzession und Gegenwart. Zu theoretischen Äusserungen über bildende Künste und Musik von Basileios bis Hrabanus Maurus.** Spätantike – Frühes Christentum – Byzanz. Kunst im ersten Jahrtausend, Reihe B: Studien und Perspektiven 2. Reichert, Wiesbaden 1997. XIX, 357 S., Taf., Ill.

Erst der – auf dem Cover nicht erscheinende – Untertitel verrät, worum es in dem opulenten Werk von Pascal Weitmann geht: um «kunsttheoretische Vorstellungen in der Zeit des Übergangs von der Antike zum Mittelalter» (S. 2), um Theorien des Schönen und der sinnlichen Wahrnehmung in Sprache, Musik und vor allem den bildenden Künsten, und zwar sowohl im byzantinischen Osten als auch im lateinischen Westen des (ehemaligen) Römischen Reiches. In einem weiten, weniger chronologisch denn thematisch angelegten Bogen fächert Weitmann ein reiches Material auf, beginnend mit Basileios von Caesarea über Augustin, Cassiodor, Isidor von Sevilla, Prudentius, Gregor den Grossen, Paulinus von Nola, Caesarius von Arles, Boethius, Proklos, den Pseudo-Dionysius Areopagita bis hin zu den diversen Gegnern und Verteidigern der Bilderverehrung im byzantinischen Bilderstreit und schliesslich die abendländischen Reaktionen auf diese Auseinandersetzungen unter Karl dem Grossen und Ludwig dem Frommen. Ein Kapitel über «grundsätzliche Auffassungen hinsichtlich des Verhältnisses von Wort und Bild» (S. 239ff.) sowie nicht weniger als elf Exkurse, unter anderem zur Frage der Griechischkenntnisse Papst Gregors des Grossen oder zum karolingischen Apsis-

mosaik von Germigny-des-Prés, schliessen die Studie ab. Für die «nicht unbedingt der Sprachen des Kreuzes Kundigen» (S. 6) hat Weitmann die Quellen dankenswerterweise, wenn auch nicht immer mit sprachlich ganz geglücktem Resultat, übersetzt. Allzu viele Klammereinschübe mit den Originalbegriffen führen oft an die Grenzen der Lesbarkeit, was durch das unruhige Schriftbild noch verstärkt wird. Durch seine ausführlichen Register wird «Sukzession und Gegenwart» aber als Nachschlagewerk gleicherweise für Philologinnen und Philologen wie für Philosophinnen und Philosophen und Christliche Archäologinnen und Christliche Archäologen bzw. Kunsthistorikerinnen und Kunsthistoriker von bleibendem Nutzen sein.

Carola Jäggi

Peter Garnsey: **Food and Society in Classical Antiquity.** Cambridge University Press, Cambridge 1999. XIV, 175 S.

Der Pionier der antiken Ernährungsgeschichte hat nunmehr seine langjährigen Forschungen überblicksartig in einem Studienbuch der Reihe 'Key Themes in Ancient History' vorgelegt. Dabei sind freilich frühere Forschungsergebnisse zum Teil auch modifiziert bzw. weiterentwickelt und wie gewohnt durch Erkenntnisse benachbarter Disziplinen untermauert worden. So knüpft G. an sein früheres Postulat an, die von ihm als endemisch erachteten Lebensmittelknappheiten (food crisis) von den – nur vereinzelt aufgetretenen – Hungerkatastrophen (famine) zu unterscheiden. Ergänzend legt er nun dar, dass bei Nahrungsmittelengpässen und Notsituationen jeweils auch eine chronische Falsch- oder Unterernährung in Rechnung gestellt werden muss (2). Die Annahme, dass der Gesundheitszustand der Bevölkerung in griechisch-römischer Zeit im allgemeinen gut gewesen sei, wird dadurch grundsätzlich relativiert. G. weist dementsprechend auf Krankheiten hin, die durch ungenügende Ernährung bzw. Vitamin-Mangel verursacht waren: Blasenstein, Augenleiden, Rachitis (Kap. 4 'Malnutrition'). Das Augenmerk richtet sich verstärkt auch auf die von Galen erwähnte Hungernahrung, die in Notzeiten die Lebensmittel ersetzen oder 'strecken' konnte (Kap. 3 'Food crisis').

Neben dem Beweis seiner übergeordneten These behandelt G. die Nahrung unter den verschiedensten Gesichtspunkten biologischer und kultureller Art. Vorangestellt werden ein paar grundsätzliche Überlegungen zum Charakter der Nahrung (Kap. 1 'Diet') sowie zur Erhältlichkeit und Verteilung von Lebensmitteln (Kap. 2 'Food and the economy'). Im folgenden betont G. hauptsächlich die soziale Rolle der Nahrung, die sowohl integrativ als auch trennend wirken kann. Die Nahrung der andern, der Barbaren, dient dazu, eine Gegenwelt zur eigenen Zivilisation zu schaffen und diese ideologisch zu stützen (Kap. 5 'Otherness'). Zwar gibt es antike Überlegungen zu essbaren und ungeniessbaren Lebensmitteln (v.a. zum Fleisch), Nahrungstabus indes spielen in der griechisch-römischen Gesellschaft – anders als in der jüdischen – kaum eine Rolle (Kap. 6 'Forbidden foods'). Von schlechter Ernährung betroffen waren insbesondere Kinder und Frauen; die Stadtbevölkerung sei gegenüber der Landbevölkerung benachteiligt gewesen (Kap. 4 'Malnutrition'; Kap. 7 'Food and the family'). In den beiden letzten Kapiteln fasst G. nochmals die Grundnahrungsmittel zusammen (Kap. 8 'Haves and havenots') und geht auf den Stellenwert und die verschiedenen Formen des Symposion/ *convivium* ein (Kap. 9 'You are with whom you eat'). Auffälligerweise spielen dabei Kalorienberechnungen, wie sie G. auch schon selbst angestellt hat, kaum eine Rolle. Vorteilhafte Resultate, die zumindest für gewisse Bevölkerungsgruppen (etwa römische Landarbeiter und Soldaten) daraus abzuleiten sind, treten daher – im Sinne der These des Buches? – in den Hintergrund. G. hätte zudem auch auf M. Junkelmann, *Panis militaris* (1997), verweisen können, der die römische Ernährung ebenfalls umfassend behandelt hat.

Trotz der verbleibenden Unschärfen im Bereich der Hinlänglichkeit der Nahrung sowie der regionalen und zeitlichen Unterschiede hat G. eine äusserst nützliche Einführung in die gesamte Thematik vorgelegt. Es wird künftig für alle, die sich mit antiker Ernährung beschäftigen, eine solide Grundlage darstellen. Ein 'Bibliographical essay' und reiche bibliographische Angaben runden das Buch ab.

Lukas Thommen

Peter Herrmann: **Die Inschriften von Milet.** Bd. VI.2: **Inschriften Nrn. 407–1019.** De Gruyter, Berlin/New York 1998. 167 p., 59 pl.

Dans le vol. VI.2 des *Inschriften von Milet*, P. Herrmann poursuit la publication des inscriptions dégagées par les fouilleurs allemands à Milet; il s'agit soit d'inscriptions inédites, soit de documents publiés précédemment dans des revues peu connues. L'ouvrage comporte 613 numéros, soit la moitié du corpus inédit. Il manque encore les décrets (y compris les fragments) et les textes officiels ou sacrés qui sont en préparation, aux bons soins de N. Ehrhardt et W. Günther (= *Inschr. von Milet*, VI.3). Les lemmes sont constitués selon le modèle établi par A. Rehm et l'édition se base sur ses travaux préparatoires conservés dans la Bayerische Staatsbibliothek, tandis que les estampages se trouvent principalement à l'Institut archéologique de l'Université de Munich et dans le Département des Inscriptiones Graecae de l'Académie des Sciences de Berlin-Brandenbourg. Les pierres, quant à elles, sont stockées au Musée de Balat, à Milet. Le manuscrit a été achevé en 1993 avec des ajournements en 1994. Il comporte les chapitres suivants: inscriptions funéraires (nos 407–786), nominatives (787–906), monumentales (nos 907–927), du théâtre (928–943), de fondations (944–958), chrétiennes (959–1019). Les documents sont proposés avec une traduction; un index très complet termine le volume. En majorité (sauf les inscriptions funéraires) les documents publiés sont très fragmentaires. On note tout de même: no 907 une inscription monumentale presque complète de C. Vibius Macer Dionysios, no 546 une *promantis* (titre nouveau à Milet), no 894 une *archiereia* dont le nom était peut-être gravé sur un siège du théâtre, no 563 un *oikonomos* (= *vilicus*) dans un document mentionnant la douane de Milet. Bonnes photos. Anne Bielman

Jadwiga Kubinska: **Ostothèques et kaustrai dans les inscriptions grecques d'Asie mineure.** Swiatowit Supplement Series A: Antiquity, vol. 3. Editions scientifiques de Pologne, Varsovie 1999. 87 p., 7 pl.

Dédié à la mémoire de l'épigraphiste L. Robert, cet ouvrage répond à un vœu du savant français: la multiplication des corpus épigraphiques thématiques. Sont regroupés ici les témoignages relatifs à deux types de monuments funéraires, les ostothèques et les *kaustrai*. L'a. a limité sa recherche aux documents rédigés en langue grecque et provenant d'Asie mineure. Les documents datés sont tous d'époque impériale. 43 épitaphes qualifient d'ostothèque, «lieu de dépôt des ossements après la crémation d'un corps», le monument funéraire qu'elles ornent; elles proviennent des régions suivantes: Bithynie, Galatie, Ionie, Carie, Pisidie, Lycie, Cilicie, Isaurie (+ 2 témoignages de Macédoine et de Chersonèse Taurique). 17 inscriptions funéraires du Pont, de Galatie, de Cappadoce, de Pamphylie, de Carie, de Pisidie et d'Ionie (auxquelles s'ajoute un document de Thessalonique) présentent le terme *kaustra*, qui signifie soit «urne funéraire», soit «lieu d'incinération». L'a. édite chaque inscription avec une traduction française et un commentaire. La brève synthèse qui conclut chacune des deux séries de textes permet de dégager des caractéristiques relatives au vocabulaire usité, aux rites mortuaires pratiqués, à l'aspect et au coût des monuments funéraires. Des index détaillés et des planches complètent utilement cet ouvrage. Anne Bielman

Ἄργος και Αργολίδα. Τοπογραφία και Πολεοδομία – Argos et l'Argolide. Topographie et urbanisme. Πρακτικά διεθνούς Συνεδρίου – Actes de la Table Ronde Internationale. Αθήνα–Ἄργος – Athènes–Argos. 28. 4.–1. 5. 1990. Επιμέλεια – Edités par *Anne Pariente* et *Gilles Touchais*. De Boccard, Paris 1998. 507 S., 15 Tafeln, zahlreiche Abb.

Der Tagungsband liefert eine «erste Bilanz» vornehmlich der seit 1978 koordinierten, höchst erfolgreichen französisch-griechischen Grabungen in Argos, in drei Teilen (vom Neolithikum bis zur Geometrischen Zeit, 9–162; von der Archaischen Zeit bis zum Hellenismus, 163–323; von der römischen Zeit bis heute, 325–478 – erstaunlicherweise ist dabei die Zeit zwischen 700 und 1700 nahezu völlig ausgeblendet). Man erhält einen vorzüglichen Überblick über den Stand der archäologischen Forschung sowohl im Territorium als auch (und besonders) im Gebiet der Stadt selbst. Dieser wird erleichert durch die Kartierung der – häufig aus Notgrabungen stammenden – Befunde in den Tafeln. Wichtigen Komplexen wie der Agora und dem Theater wird besondere Aufmerksamkeit geschenkt. Bei allen noch bestehenden Lücken erhält das urbanistische Profil von Argos immer mehr Gestalt (besonders anregend ist hier M. Piérarts Konfrontation von Pausanias' Beschreibung mit den archäo-

logischen Überresten, 337–356). Grössere Schwierigkeiten machen nach wie vor die Befunde auf dem Territorium und die Frage der räumlichen Entwicklung; beachtlich ist, was K. Δωροβίνης mittels 'Spurensuche' auch in Reiseberichten und Archiven zum Hafen von Argos herausgefunden hat (291–313), und besonders beherzigenswert P. Darcques methodologische Skepsis hinsichtlich der Rekonstruktion der mykenischen Siedlungsstrukturen (103–115). Wie weit man, trotz zunehmender Befunde, noch von einer angemessenen Deutung wichtiger Prozesse wie etwa dem der Polisbildung entfernt ist, zeigen die Beiträge von R. Hägg (131–135) und A. Foley (137–144), in denen sozioökonomische und ethnische Interpretationen von Gräbern und Bestattungspraktiken unvermittelt nebeneinander stehen. Hier wirkt sich zusätzlich negativ aus, dass zwischenzeitlich (die Publikation erfolgte erst acht Jahre nach der Tagung) erschienene Untersuchungen (etwa J. Halls gerade für die Argolis instruktives Buch über 'Ethnic identity') nicht eingearbeitet wurden. Hans-Joachim Gehrke

Eckart Olshausen/Holger Sonnabend (Hgg.): **Naturkatastrophen in der antiken Welt.** Stuttgarter Kolloquium zur historischen Geographie des Altertums 6, 1996. Geographica Historica 10. Steiner, Stuttgart 1998. 485 S.

Was in diesem stattlichen Band als Ergebnis neuester Forschungen zu den antiken Naturkatastrophen vorgelegt wird, sind im ganzen 39 Beiträge, die einen spektakulären, aber in der Forschung nicht sonderlich intensiv erforschten Bereich der alten Geschichte beleuchten: die antiken Naturkatastrophen.

Die hier enthaltenen Artikel sind von beträchtlicher Spannweite: sie umfassen die Rolle von Erdbeben und Vulkanismus in literarischen Texten, die religiöse und naturwissenschaftliche Deutung von Naturkatastrophen sowie eine Darstellung und historische Interpretation der grossen antiken Naturkatastrophen von Akrotiri bis zu Pompeii. Es unterstreicht den universellen Charakter dieser Darstellung, wenn auch Ereignisse wie Hungersnöte und Heuschreckenplagen, die man nicht ohne weiteres in einen Zusammenhang mit Naturkatastrophen stellen würde, berücksichtigt sind. Auch die Verschiedenheit, mit der sich die Autoren ihren jeweiligen Themen nähern, kommt der Darstellung durchaus zugute: ein geographischer oder geologischer Ausgangspunkt provoziert naturgemäss ganz andere Fragestellungen und Erkenntnisse als der Zugang von der Geschichte, der Literatur oder der Archäologie aus.

Obwohl die Anlage der Beiträge dadurch sehr heterogen ist, darf man doch sagen, dass dieser Band eine Einheit bildet, da die jeweiligen Themen einander durchdringen und in vielfacher Hinsicht auch ergänzen. Im ganzen stellen daher diese Kongressakten ein wichtiges Dokument zu einem sonst eher randständigen Gebiet in der Erforschung der Antike dar, darüber hinaus können sie auch für den Nicht-Spezialisten der Antike von einigem Interesse sein. Edzard Visser

B. Bleckmann: **Athens Weg in die Niederlage. Die letzten Jahre des Peloponnesischen Kriegs.** Teubner, Stuttgart/Leipzig 1998. 675 S.

Mit dem Abbrechen des thukydideischen Geschichtswerks im Jahre 411 entfällt die *eine* zuverlässige Grundlage für die Geschichte des Peloponnesischen Krieges. Wie sich die Darstellungen der tumultuarischen letzten Jahre in den *Hellenika* des zeitnahen Xenophon und in dem Werk des sicher vornehmlich auf Ephoros zurückgehenden Diodor zueinander verhalten, war von jeher eine Streitfrage, die sich durch die Entdeckung der *Hellenika Oxyrhynchia* noch kompliziert hat. Bleckmann will letztere eher dem Theopomp als Kratippos zuweisen und sieht in ihnen auch die Hauptquelle für Ephoros. Eine eingehende Untersuchung der Schlachtenschilderungen erweist die *Hellenika Oxyrhynchia* freilich als gegenüber der Darstellung Xenophons, die sie vielfach variieren und überbieten wollen, klar sekundär (41–198), wenngleich mit historiographischem Anspruch auch gegenüber dem thukydideischen Werk (199–266). Auf dieser Grundlage bietet B. dann eine ausführliche Untersuchung der Chronologie der letzten Kriegsjahre (267–314) und des Verhältnisses der inneren Entwicklung Athens zur jeweiligen Kriegslage (315–614). Diese Anlage führt zu vielfachen Überschneidungen und erhöht nicht die Lesbarkeit der Arbeit. Der geduldige Leser wird aber reich belohnt durch eine Vielzahl wichtiger Beobachtungen in gründlicher Auswertung von Quellen und Literatur. In gewisser Weise hat B. so ein Kompendium für die Endphase des Peloponnesischen Krieges geschaffen. Jürgen v. Ungern-Sternberg

Renate Rolle/Karin Schmidt (Hgg.), in Zusammenarbeit mit *Roald F. Docter:* **Archäologische Studien in Kontaktzonen der antiken Welt.** Veröffentlichung der Joachim Jungius-Gesellschaft der Wissenschaften Hamburg Nr. 87. Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen 1998. 886 S.

Dieses monumentale Werk ist dem Hamburger Archäologen Hans Georg Niemeyer zum 65. Geburtstag gewidmet, dessen Name «synonymous with all that is good and reliable in our growing experience and knowledge ... of 'die Phönizier und die Mittelmeerwelt im Zeitalter Homers'» ist, wie D. Ridgway formuliert (302). Die deutsch, französisch, englisch, italienisch und spanisch verfassten Beiträge sind nach geographischen und chronologischen bzw. kulturellen Schwerpunkten gegliedert: Orient, Ägypten und Zypern (17–109), Griechenland, Ionien und die Ägäis (111–292), Griechen und Phönizier im Tyrrhenischen Raum (293–497), Mittelmeerkontakte der Iberischen Halbinsel (517–628), die Iberische Halbinsel unter den Römern (629–673), Rom und seine Provinzen (677–788), Mitteleuropa und das Schwarzmeergebiet (791–857), Antikenrezeption (859–882).

Von den insgesamt 63 (meist auf hohem Niveau stehenden) Aufsätzen zu den verschiedensten Themen können hier nur wenige genannt werden; weit über die Fachgrenzen hinaus (und damit der Zielsetzung des Bandes entsprechend) sind z.B. von Interesse: H. Altenmüller über das bei Hdt. 2,79 erwähnte Linos-Lied «Maneros» (17–26); plausible Erklärung Hdt.s vom Ägyptischen her); F. Andraschko und K. Schmidt über das multikulturelle Elephantine und die vielfältigen Fremd-Einflüsse im Ägypten des 1. Jt. v.Chr. (49–67); Ch. Höcker zu Genese und Herkunft der monumentalen ionischen Tempel (147–163); D. Berges über neue Forschungen in Tyana (179–204), dessen Entwicklung er vom 8 Jh. v.Chr., wo die Stadt schon als regionales Zentrum und Verkehrsknotenpunkt wichtig war, über die (westlich orientierte) Blütezeit im 2. Jh. und der Kaiserzeit bis zur frühbyzantinischen Frontstadt verfolgt; V. Krings über Karthago und die Griechen (409–513; ein Versuch, über die bisher meist hellenozentrische Sichtweise dieser Beziehung hinauszugelangen); J. Untermann über römische Sklavennamen in keltiberischer Sprache (645–654); R. Thomas zum neuen Selbstbewusstsein der Provinzbevölkerung, das sich in Wandmalerei der Mittleren Kaiserzeit ausdrückt; V. Anochin und R. Rolle zum seltenen Fund z.T. mit Inschriften versehener griechischer Schleuderbleie bei Olbia (837–848; wohl noch von der Belagerung der Stadt durch Alexanders Heerführer Zopyrion).

Diese wenigen Stichworte verstehen sich vor allem als Ermunterung zum Selberlesen. Der Band zeigt in beeindruckender Weise, wie fruchtbar der Austausch zwischen verschiedenen Fachgebieten sein kann, aber auch, was hier noch alles zu leisten ist, weil dieser Austausch immer noch weitgehend fehlt. Das Buch ist hervorragend produziert und enthält kaum Druckfehler; man wünschte ihm viele Leser und eine nachhaltige und andauernde Wirkung, vor allem jedoch, dass die zentrale Bedeutung dessen, was heute noch «Randgebiete» heisst, endlich auch einem grösseren Teil der Klassischen Archäologen klar würde, damit «Interdisziplinarität» nicht nur proklamiert, sondern auch praktiziert würde, und ein solches Buch nicht mehr nur «hamburgspezifisch» (S. 13) wäre. Balbina Bäbler

Mentor 2. 1986–1990. Guide bibliographique de la religion grecque. Bibliographical Survey of Greek Religion. Sous la direction scientifique de *A. Motte, V. Pirenne-Delforge* et *P. Wathelet.* Kernos Suppl. 6. Université de Liège: Centre d'Histoire des Religions 1998. 531 S.

Im Abstand von 6 Jahren zum ursprünglichen MENTOR (diese Zeitschrift 51, 1994, 226–228) erscheint die Fortsetzung für die nächste Fünfjahresperiode, mit Kurzreferaten zu 1310 Publikationen, ausgewählt aus 2577 Titeln, die in der Datenbank MENTOR für diese Zeit gespeichert sind. Die explodierende Produktivität ist nicht einzuholen; um so dankbarer ist man für die hier gebotene Hilfe. Der Aufbau ist gleich geblieben. Das systematische *Organon* bringt substanzielle Nachträge insbesondere zu *Linéaire B* (P. Wathelet), *Sources épigraphiques* (A. Chaniotis) und *Sources numismatiques* (P. Bonnechere), mit Angaben bis 1996. Der *Thesaurus* benannte Sachindex ist nicht auf die Titel, sondern auf den Inhalt bzw. die Referate abgestellt; er ist jetzt entschiedener französisch (p. 23,3): also Énée statt Aineias, *grue* statt *geranos,* dazwischen einzelne griechische Original-Termini. Für das *Corpus* haben 88 Mitarbeiter Referate geliefert, oft mit knappen Beurteilungen; ein grosser Teil stammt von den Herausgebern selbst. Man kann an Kleinigkeiten mäkeln, z.B. dass der *Thesaurus* s.v. *Delphes: oracle* 6 Nummern, s.v. *oracle: Delphes* nur 4 von diesen nennt, oder dass eine Arbeit, die kurz auf Englisch und ausführlich auf Deutsch publiziert wurde, zweimal durch zwei Referenten vor-

gestellt wird (Nr. 2942/3). Aber man hat ein unentbehrliches Arbeitsinstrument zur Hand – bis die Zukunft doch wohl endgültig elektronisch wird. Walter Burkert

Maria Teresa Camilloni: **Le Muse.** Prefazione di *Giovanni D'Anna.* Editori Riuniti, Roma 1998. XIX, 219 S.

Diese gelehrte kleine Studie ist den Musen und ihrer Darstellung in der griechisch-römischen Literatur von Homer bis zur Zeit des Augustus gewidmet. Das erste Grosskapitel ist mit der Etymologie von *Musa* befasst und sucht die Göttinnen des Singens und Sagens insbesondere durch die Analyse der Musenerwähnungen in den homerischen Epen und bei Hesiod als ursprüngliche Göttinnen des Wassers («la memoria e la sorgente») zu erklären. Auf diesem Hintergrund bietet das zweite Grosskapitel einen Durchgang erst durch die griechische, dann durch die lateinische Dichtung bis zum Ende der augusteischen Zeit. Zuweilen werden auch Prosaautoren, etwa Platon, zur Abrundung des Bildes einbezogen. Horaz, von dem das Erkenntnisinteresse der Verf.in ursprünglich den Ausgang nahm, ist ein eigenes, grösseres Kapitel gewidmet. C. referiert und analysiert skrupulös jede Erwähnung einer oder der Musen und versucht über diese Materialanalyse auch zum Literatur- und Kunstverständnis der jeweiligen Autoren vorzudringen. Als Referenzwerk für die enzyklopädisch gesammelten Erwähnungen der Musen in der antiken Literatur ist diese gelehrte Studie sicher eine sinnreiche Ergänzung zum entsprechenden Artikel im *LIMC* (M. Bonamici, s.v. Musai, *LIMC* VI.1, 657–685), mag auch die Auswertung zum Teil etwas zu schematisch oder ungleichgewichtig sein. Um so bedauerlicher ist das Fehlen eines verschiedene Bedeutungsebenen erschliessenden Index und der zum Teil verstörende formale Umgang mit der Zitation von Sekundärliteratur in den Fussnoten.

Christine Walde

Monique Halm-Tisserant: **Réalités et imaginaire des supplices en Grèce ancienne.** Collection d'Études anciennes, série grecque, 125. Belles Lettres, Paris 1998. 213 p., 28 pl.

Nonobstant le «miracle grec» et le développement de la philosophie rationaliste, les grands monuments de l'architecture et de la littérature, les réalisations dans les domaines administratifs et juridiques, la civilisation gréco-romaine fut d'une brutalité à faire pâlir même notre XXe siècle, au point que certains se sont demandés si l'étude de l'Antiquité classique était moralement correcte. La pénologie antique a su faire preuve d'une originalité diversifiée et parfois subtilement symbolique qui se reflète abondamment dans la littérature et les arts plastiques, tant il est vrai que la souffrance des autres représente une des formes les plus populaires de divertissement. H.-T. nous offre un riche répertoire textuel et iconographique des pratiques réelles ou imaginées qui vient compléter utilement l'ouvrage récent de E. Cantarella, *I supplizi capitali in Grecia e a Roma* (Milan 1991). Il faut néanmoins convenir que ces représentations, malgré l'horreur que leur objet suscite tout naturellement, traduisent plutôt sobrement l'état d'âme probable des victimes de tels traitements. Malgré l'abondance et la diversité du matériel pris en considération et le bon sens, voire parfois l'ingéniosité, dont a su faire preuve H.-T., ce livre souffre de quelques faiblesses de forme et d'organisation. Sans s'attarder sur l'index trop succinct et la bibliographie lacunaire, on peut regretter que l'auteur ait renoncé à présenter le corpus d'images dans sa totalité (400 entrées), pour n'en répertorier que moins de la moitié et n'en reproduire qu'un quart (?!). De plus, le matériel iconographique est traité de manière parcimonieuse dans le texte, alors que toute l'originalité du projet repose sur celui-ci. Plus gênants sont l'absence de thèse générale, le recours univoque à la description, le mélange constant entre mythologie, fiction littéraire et réalité historique, la confusion entre pratiques légales et actes gratuits ou spontanés, l'absence d'une perspective chronologique claire, le manque de différenciation spatiale et temporelle, l'emploi douteux de l'outil comparatiste (le monde romain est trop peu pris en considération, alors que l'auteur cite d'innombrables sources grecques d'époque romaine) et quelques jugements discutables (ex. 60, 67, 118). Soulignons tout de même que le travail de H.-T. est solidement étayé sur une collection exceptionnelle de documents que l'auteur a su maîtriser dans leurs dimensions philologique, littéraire et visuelle. Jean-Jacques Aubert

Philippe Borgeaud: **La Mère des dieux. De la Cybèle à la Vierge Marie.** La Libraire du XXe siècle. Seuil, Paris 1996. 261 S.

Nach seinem *Pan* (1988) widmet sich Philippe Borgeaud einer anderen marginalen, aber eben deshalb für den normalen Typus als Gegenprobe wichtigen Gottheit, der Kybele. Je begrenzter die Quellen, um so umfassender muss nach den Kontexten gefragt werden: von den hethitischen Traditionen in Phrygien, die sich als ihr Ursprung klären lassen, bis in die Spätantike; sogar in die frühe Kirche wagt sich Borgeaud, mit Kompetenz und klarem Urteil. Natürlich gibt es keine direkte Kontinuität zwischen den kastrierten Galloi der Kybele und den christlichen Mönchen, aber die spätere kultische Gestaltung der Marienverehrung als *Theotokos* setzt sich auseinander mit dem Kult der Göttermutter. Auch wenn hier noch literarische Gestaltung und Konflikte in der lokalen Religion präziser benannt werden müssen, die Traditionslinien sind aufgespürt: die dorische von Phrygien nach Sparta und die ionische von Phokaia bis Marseille; die eine führt weiter nach Rom, die andere nach Athen. Die geheimnisumwitterte orientalische Göttin mit dem grausamen Ritus der Entmannung wird historisch enträtselt: Sie ist weder «spät» noch spezifisch «orientalisch». In Athen ist ihr Tempel ganz im Zentrum der Demokratie, sicher im 5. Jh., wahrscheinlich aber mindestens ein Jahrhundert älter schon da, und ihre orientalisch-fremde Gestaltung beruht auf einer Inszenierung auf dem Theater, wie sie ähnlich auch dem Dionysos widerfährt. Im Gegenteil, ihre anonyme Aufnahme macht sie leichter adaptierbar in das bestehende Pantheon.

Christoph Auffarth

Ulrike Riemer: **Das Tier auf dem Kaiserthron? Eine Untersuchung zur Offenbarung des Johannes als historischer Quelle.** Teubner, Stuttgart/Leipzig 1998. X, 200 S.

Die Offenbarung des Johannes kann auf ihren Sinn oder auf ihre Bezüge zur Umwelt befragt werden. Ist sie speziell ein Zeugnis einer allgemeinen domitianischen Christenverfolgung? Im ersten Abschnitt geht Riemer der Herrschaft Domitians in Kleinasien nach und zeigt, dass weder eine Verfolgung nachweisbar sei, noch dass er den Herrscherkult derart ausgeweitet hätte, dass er für die Christen zu einer notwendigen Bedrohung wurde.

Aber die zeitgeschichtlich orientierte Exegese behauptete immer wieder, das unheimliche Tier mit seinen Köpfen und Hörnern verkörpere den römischen Staat und seine Kaiser. In sorgfältigen Auslegungen weist R. nach, dass die Bezüge nur vage sind, dass vielmehr die Symbolik die Funktion habe, eine Gegenwelt zu Christus zu schaffen. Damit nimmt sie eine alte theologische Deutung von Jung-Stilling wieder auf, der von der «satanischen Trinität» gesprochen hatte. Aber die satanische Welt verkörpert nicht primär den Staat, sondern die verführerischen Religionen der Umwelt, vor denen sich die Christen hüten müssen. Das zeigt die Autorin vor allem an den Sendschreiben auf.

Am Schluss wird aus dem Scheitern einer historischen Exegese wieder eine theologische Auslegung. Ein sorgfältig geschriebenes, ernüchterndes und deshalb sehr lesenswertes Buch.

Hartmut Raguse

Heinz Hofmann (Hrsg.): **Antike Mythen in der europäischen Tradition.** Mit Beiträgen von *Walter Burkert, Heinz Hofmann, Lutz Käppel, Richard Kannicht, Maria Moog-Grünewald, Renate Schlesier, E. A. Schmidt, Karl-Heinz Stanzel, Thomas Alexander Szlezák, Helmut G. Walther.* Attempto, Tübingen 1999. 303 S.

Dieser Sammelband, der auf eine Ringvorlesung im Rahmen des Tübinger Studium Generale zurückgeht, vereint 11 Vorträge zu verschiedenen Aspekten der Mythenrezeption in der europäischen Tradition. Dabei wird durchweg der Ausschnittscharakter betont, weil die einzelnen Beiträge aufgrund der Unabschliessbarkeit des Materials nur einen exemplarischen Charakter haben können. Die Verfasser und Verfasserinnen nähern sich dem Thema mit je unterschiedlicher Methode und Erkenntnisziel: Teils steht eine bestimmte mythologische Figur in ihrer Tradition in Literatur, Kunst und Psychoanalyse im Zentrum (Orpheus und Odysseus [Hofmann]; Achill [Schmidt]; ein besonderer Schwerpunkt liegt auf Oedipus [Szlezák, Schlesier]), teils – wie im Falle von O'Neills *Mourning becomes Electra* (Käppel), den Romanen von Ransmeyer und Calasso (Moog-Grünewald) oder den modernen Verarbeitungen der Odysseus-Gestalt [Stanzel] – moderne literarische Werke, die auf ihr Verhältnis zur antiken Tradition hin untersucht werden. Die Beiträge verführen samt und sonders zu

einer Lektüre oder Re-Lektüre der antiken und modernen Texte, nicht zuletzt weil sie sich durchweg des leider in altphilologischen Arbeiten zur Rezeption so oft zu beobachtenden Hochmuts enthalten, der alles, was nach der Antike kam, als faden und degenerierten Abklatsch verurteilt. Auch wenn man in Details nicht mit den Interpreten übereinstimmen mag, so zeigt dieses Buch, wie Klassische Philologie als Komparatistik par excellence im Rahmen der Kulturwissenschaften – neben der selbstverständlichen Tradierung des eigenen Fachs – betrieben werden könnte. Christine Walde

Reinhold F. Glei/Markus Köhler: **Maffeo Vegio: Vellus Aureum – Das Goldene Vlies (1431).** Einleitung, kritische Edition, Übersetzung. Bochumer Altertumswissenschaftliches Colloquium 38. Wissenschaftlicher Verlag Trier, Trier 1998. 198 S.

Das 1431 abgeschlossene Kleinepos *Vellus aureum* (1013 Verse in 4 Büchern), die letzte von Maffeo Vegios paganen Dichtungen, stand bisher im Schatten seines ungleich bekannteren *Aeneis*-Supplements (das ironischerweise zumindest in der Metrik viel weniger vergilisch ist: S. 34f.): Nur gerade vier Editionen zählen Glei und Köhler auf – die letzte von 1724. Die vorliegende Publikation beendet diesen Zustand. Der lateinische Text ist in einer durchdachten Form ediert und durch die präzise deutsche Übersetzung erschlossen, die Überlieferung (acht Handschriften, vier Drucke) in einem klug angelegten Apparat dokumentiert, das Wortmaterial aufgeschlüsselt in einem Index verborum, der keine Wünsche offen lässt. Antike Parallelstellen (nur aus Vergil und Ovid!) sind in einem übersichtlich gestalteten weiteren Apparat verzeichnet. In den Anmerkungen wird Vegios Verhältnis zum traditionellen Argonautenmythos in Einzelpunkten behandelt. Zusammenfassend darüber die Einleitung, wo in einem Hauptteil über die literarischen Vorlagen gehandelt wird: Nicht an Valerius Flaccus (von Poggio 1416 in St. Gallen entdeckt) knüpft Vegio an und auch an Apollonios von Rhodos (1424 von Aurispa nach Italien gebracht) nur in geringem Masse (Argonautenkatalog im 1. Buch); vielmehr folgt er in der Makrostruktur (detaillierte Inhaltsübersicht S. 17–19) Ovid (*Met.* 7,1–158), in der Mikrostruktur Vergils *Aeneis*: Die Autoren nennen das *Vellus aureum* daher treffend «eine Art 'szenischen Cento'». Ueli Dill

Tobias Leuker: **Angelo Poliziano. Dichter, Redner, Stratege. Eine Analyse der *Fabula di Orpheo* und ausgewählter lateinischer Werke des Florentiner Humanisten.** Beiträge zur Altertumskunde 98. Teubner, Stuttgart/Leipzig 1997. 311 S.

Ein komplexes Buch über einen komplexen Dichter. Ausgehend von der Überzeugung, Polizians Dichtungen seien «dreidimensional», versucht L., gestützt auf deutliche und weniger deutliche Anspielungen auf antike und zeitgenössische Literatur, die verschiedenen Deutungsebenen von Polizians Werken aufzuzeigen und in den zeitgenössischen Kontext zu stellen. Er beschränkt sich hauptsächlich auf Werke der Jahre 1480–1488 (welche Polizian als den Lebensabschnitt der fehlenden philosophischen Orientierung bezeichnet hat), d.h. auf die vier Sylvae *In Scabiem, Nutricia, Ambra* und *Lamia*, auf ein etwas früheres Epigramm, auf die im Titel genannte *Fabula di Orpheo*, den einzigen volkssprachlichen Text – es handelt sich bei L.s Arbeit nämlich um eine italianistische Dissertation –, und auf die Übersetzung von Epiktets *Enchiridion*. Sorgfältig argumentierend zeichnet L. Polizian als strategisch operierenden poeta doctus im nicht einfachen Florentiner Milieu: im Umgang mit anderen Intellektuellen, aber vor allem mit Lorenzo de' Medici. L. gelingen überzeugende Interpretationen, auch wenn ihm der Rez. nicht immer folgen kann. Es liegt im Wesen solch anspielungsreicher und vielschichtiger Dichtung – und L. ist sich dessen bewusst –, dass die Deutung, gerade auch aus einem Abstand von 500 Jahren, unsicher bleiben muss. Neben der zeitlichen Beschränkung halten zwei Aspekte die ihrerseits vielschichtige Untersuchung zusammen: L. exemplifiziert einerseits den von Godman postulierten «radikalen Pluralismus» Polizians und zeigt diesen als Feind jeglicher Schulen und Canones. Anderseits ist sein Augenmerk vor allem auf die autobiographische Stilisierung des Strategen Polizian gerichtet. Leider fehlt ein Index. Ueli Dill

Erasmus Roterodamus: Opera omnia. VII 6: **Paraphrasis in omneis epistolas apostolicas.** Pars tertia. Ed. *John J. Bateman.* Elsevier, Amsterdam etc. 1997. X, 330 S., 2 Abb.

Seine erste Paraphrase publizierte Erasmus 1517 zum Römerbrief. Zuerst aus eigener Initiative, später von anderen dazu gedrängt, unterzog er dann bis 1524 alle Bücher des Neuen Testaments (ausgenommen die Offenbarung) dieser eigentümlichen Art von Kommentierung: Die Exegese ist dabei in den Text selber inkorporiert und als solche gar nicht mehr kenntlich. Der Kommentator spricht – mit entsprechender Autorität – im Namen des Verfassers der kommentierten Schrift. Die *Paraphrasen*, neben der Edition des griechischen Textes, der Überarbeitung der Vulgata und den *Annotationes* E.s vierte grosse Arbeit zum NT, hatten, geht man von der Zahl der Nachdrucke und Übersetzungen aus, einen grossen Erfolg. Bateman, der bereits eine kommentierte Übersetzung in den *Collected Works of Erasmus* (Bd. 44) publiziert hat, legt nun in der Amsterdamer Gesamtausgabe als erstes die Paraphrasen zu den in der kanonischen Reihenfolge letzten Briefen des NT vor, d.h. zum Hebräerbrief und zu den katholischen Briefen. Die kurze, aber informative General Introduction hat vorläufigen Charakter, da z.B. für die Überlieferungsgeschichte teilweise auf die Einleitung zum noch ausstehenden ersten Band der Paraphrasen verwiesen wird. Die einzelnen Paraphrasen sind jedoch mit eigenen Einleitungen versehen, in denen Entstehungsgeschichte, Inhalt, Aufbau, Quellen, Textgeschichte und spezifische Probleme behandelt werden. Der modern interpungierte Text ist sorgfältig hergestellt, die von B. gegen die Überlieferung vorgenommenen Änderungen meistens sinnvoll, wenn auch vielleicht nicht immer nötig (S. 272, Z. 424 würde z.B. ein Doppelpunkt genügen, *quod* ist unnötig; hingegen wäre 266, 261 statt *oblitus* eher *oblitum* zu setzen, 258, 22 evtl. *tantum* st. *tamen*; Druckfehler: 130, 252 *auariticiae* st. *auariciae*; 132, 325 *morticinium* st. *morticinum*; 148, 749 *vniquique* st. *vnicuique*; 234, 61 *florent* st. *florerent*; 264, 195 *tenebat* st. *tenebant*; 275, 518 *tuleri* st. *tulerit*). Im Apparat ist, wo es dem Textverständnis hilft, auch die Interpunktion des 16. Jh. vermerkt. S. 68, 613-619 sollte die Lesart der *Loca notata* auch im App., nicht nur im Kommentar erwähnt werden. Die reichlichen, im Vergleich zu B.s CWE-Ausgabe stark überarbeiteten Anmerkungen lassen einen nur selten im Stich. Zum eingehenden Studium muss man allerdings nicht nur den Vulgatatext, sondern auch Erasmus' Übersetzung beiziehen. Paratextuelle Elemente wie Marginalien und Titel sind in den Appendices vorbildlich zugänglich gemacht. Ueli Dill

Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff: **Geschichte der Philologie.** Mit einem Nachwort und Register von *Albert Henrichs.* 3. Auflage, Neudruck der Erstauflage von 1921. Teubner, Stuttgart/Leipzig 1998. 128 S.

An dieser Stelle einen Überblick über den Inhalt von Wilamowitz' *Geschichte der Philologie* zu geben wäre unangemessen; denn jedes Herausgreifen einzelner Teile oder Besonderheiten müsste das ἕν, als das Hermann Diels dieses Werk charakterisiert hat (Zitat auf S. 88), auflösen. Einen Hinweis verdient es aber, dass diese meisterhafte Darstellung als Monographie überhaupt neu zugänglich geworden ist, wobei das von A. Henrichs mit profunder Kenntnis verfasste Nachwort das Wesentliche zum geistesgeschichtlichen Umfeld dieses Werks erläutert und W.s Text durch ein vollständiges Namenregister gut erschlossen wird.

Die Neuauflage rückt eher einen anderen Aspekt ins Zentrum: Die wiedergeschaffene Zugänglichkeit könnte gerade in der gegenwärtigen Situation der Klassischen Philologie über die wissenschaftshistorische Funktion hinausgehen, die Henrichs ihr zumisst, nämlich «exemplarisches Zeitzeugnis einer triumphalen Phase der Philologiegeschichte» zu sein. So weltumspannend sich nämlich die Klassische Philologie gegenwärtig institutionell präsentiert (s. dazu J. Latacz, «Die Gräzistik der Gegenwart. Versuch einer Standortbestimmung», in: *Die Wissenschaften vom Altertum am Ende des 2. Jahrtausends n.Chr.*, hrsg. v. E.-R. Schwinge, Stuttgart/Leipzig 1995, 41–89), sie scheint am Ende des 20. Jahrhunderts doch an 'innerer Robustheit' eingebüsst zu haben, da ihre Fragestellungen und Methoden heute wesentlich von anderen geisteswissenschaftlichen Disziplinen geprägt sind; man denke etwa an die Narratologie. Selbstverständlich hat die Philologie in hohem Masse von der Öffnung gegenüber 'unantiken' Fragestellungen profitiert, aber sie setzt sich damit zunehmend der Gefahr aus, vor lauter Horizonterweiterung ihr Proprium zu verlieren und ein zurückverlängerter Annex moderner Philologien zu werden.

Angesichts solcher Tendenzen kann es hilfreich sein, gerade dieses Werk wieder zur Hand zu nehmen, in dem die Tugenden von W.s Konzeption einer 'Altertumswissenschaft', nämlich die Antike als Ganzheit zu erfassen und zu erforschen, so deutlich zutage treten wie kaum irgendwo sonst. W.s Geschichte der Philologie motiviert dazu, wieder intensiver an die *ipsissima verba* der antiken Texte, ihre sprachliche Basis (einschliesslich der Überlieferung) und ihren spezifischen kulturellen Kontext heranzugehen, da sie *in praxi* zeigt, mit welcher Intensität und Hingabe das philologische Geschäft seit mehr als 2000 Jahren betrieben wurde und wie gerade in der Kleinarbeit der Etablierung und Erklärung des Wortlauts nichts Sekundäres liegt, sondern ein Kardinalpunkt klassisch philologischer Arbeit, bei dem man allerdings – und auch das demonstriert W.s Darstellung eindrücklich – nicht stehenbleiben sollte.

Selbstverständlich ist ein so universaler Überblick, wie W. ihn über die Antike und ihre Rezeption hatte – nicht nur im Bereich der Sekundärliteratur, sondern auch in den Primärtexten –, heute wohl undenkbar, aber es bleibt doch zu bedenken, ob man nicht wieder mehr seiner Konzeption folgen will und bei der Erforschung der Texte die Epochen, in denen sie entstanden sind, in ihren gesamten kulturellen Äusserungen zu erfassen suchen sollte. Es gibt neben W.s Philologiegeschichte kaum ein anderes Werk, das eine derart nachdrückliche Empfehlung enthält, sich bei der Erforschung der Antike wieder stärker auf Gegenstände innerhalb ihres Horizonts zu besinnen. Edzard Visser

Orsolina Montevecchi: **Scripta selecta.** A cura di *Sergio Daris.* Bibliotheca di Aevum Antiquum 12. Istituto di filologia classica e di papirologia, Vita e pensiero, Milano 1998. XVI, 433 p.

En décidant d'honorer la carrière de papyrologue d'Orsolina Montevecchi par une sélection de ses meilleures publications, les éditeurs de cet ouvrage nous permettent de mesurer tant la richesse que la cohérence de l'œuvre d'une chercheuse hors pair. Sur une liste d'exactement 100 publications parues entre 1932 et 1997, M. a choisi elle-même 31 articles – couvrant la période de 1970 à 1997 – qu'elle considère comme les plus significatifs. L'ouvrage se divise en trois parties principales. La première dresse un bilan des études papyrologiques, et s'adresse avant tout aux non-spécialistes de la discipline. On y trouvera des réflexions méthodologiques fondées sur des cas précis, ainsi qu'un vaste panorama tourné vers le passé, mais aussi vers l'avenir. La seconde partie est consacrée à l'un des domaines de prédilection de M., à savoir le règne des premiers empereurs romains, de Tibère à Hadrien, avec un accent particulier sur Néron. M. a consacré une grande attention à la constitution du corps civique des cités de modèle grec en Égypte, qu'il s'agisse d'Alexandrie ou d'Antinoopolis, et aux rapports qu'entretenaient ces cités avec les empereurs. Cela nous mène insensiblement à la troisième partie, qui occupe à elle seule la moitié du recueil, et qui traite de la société gréco-romaine d'Égypte sous l'aspect du contrôle de la population et de l'administration. Si le travail de M. sur le contrôle du statut civique (*epikrisis*) est bien connu, en revanche, le lecteur sera frappé par le nombre d'études touchant de près ou de loin à la condition de la femme: endogamie, détermination de l'avancement d'une grossesse, femme assumant une fonction réservée d'ordinaire à des hommes, exposition d'enfants, fille réduite à la servitude pour éponger une dette. Le lecteur découvrira aussi un article peu diffusé portant sur la rumeur publique, et plus particulièrement sur la question de l'antisémitisme en Égypte. À travers cette sélection, on reconnaît un souci toujours présent de faire le lien entre les grands mouvements de l'histoire administrative de l'empire romain et leur impact sur la vie quotidienne des habitants de l'Égypte romaine. Le désir de lier des faits épars en un tout cohérent se retrouve dans l'intérêt que porte M. aux archives de papyrus, que ce soit pour en tirer une leçon de méthode ou pour mieux mettre en valeur la collection des papyrus de Milan. Ce recueil s'adresse donc non seulement aux papyrologues, mais aussi aux historiens soucieux de considérer l'histoire sociale du point de vue de l'individu. Paul Schubert

Hans-Joachim Gehrke (Hrsg.): **Alfred Heuss – Ansichten seines Lebenswerkes.** Beiträge des Symposions «Alte Geschichte und Universalgeschichte. Wissenschaftsgeschichtliche Aspekte und historisch-kritische Anmerkungen zum Lebenswerk von Alfred Heuß», Göttingen, 16. und 17. Mai 1996. Steiner, Stuttgart 1998. 169 S., 1 Taf.

Obwohl Alfred Heuss sich als Aussenseiter empfand, und es mit seinem weiten, auch juristisch-philosophisch geprägten Gesichtskreis bis zu einem gewissen Grad auch gewesen ist, hat er wie kaum ein anderer die althistorische Forschung in Deutschland nach dem Zweiten Weltkrieg geprägt. Keinem anderen deutschen Althistoriker der letzten Jahrzehnte hätte auch ein Symposion gewidmet werden können, an dem eine Reihe namhafter Spezialisten von der frühen griechischen Geschichte (G. A. Lehmann) über die griechische Staatstheorie (J. Touloumakos), den Hellenismus (F. Quass), die römische Revolution (H. Callies) bis zum Ende der Kaiserzeit (D. Timpe) das Werk eines einzelnen Gelehrten auf bleibende Ergebnisse für die Wissenschaft hin hätten untersuchen können. Aus besonders intimer Kenntnis von Heuss heraus gibt J. Bleicken in seinen «Gedanken zu den frühen althistorischen Arbeiten» in gewisser Weise auch eine knappe biographische Einführung (ergänzend G. Wiemers zu «Alfred Heuss in Leipzig»). Die Beiträge zur Praxis von Heuss als Geschichtsschreiber (Ch. Meier) und zu seinen Forschungen zu Niebuhr und Mommsen (H.-J. Gehrke: «Alfred Heuss – ein Wissenschaftshistoriker?») runden den Band ab, der für die Auseinandersetzung mit einem gewaltigen Œuvre hoffentlich eher einen Anfang als einen Abschluss bedeutet.

Jürgen v. Ungern-Sternberg

Mitteilungen

Bei der Redaktion eingegangene Rezensionsexemplare

Die Redaktion kann sich nicht verpflichten, alle eingehenden Schriften besprechen zu lassen

Aigner-Foresti, Luciana (Hrsg.): *Die Integration der Etrusker und das Weiterwirken etruskischen Kulturgutes im republikanischen und kaiserzeitlichen Rom.* Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, Wien 1998. 436 S. öS 995.–

Apollodoros 'Against Neaira' [D. 59]. Edited with introduction, translation and commentary by Konstantinos A. Kapparis. UaLG 53. De Gruyter, Berlin/New York 1999. 458 S. DM 268.–

Atnally Conlin, Diane: *The Artists of the Ara Pacis. The Process of Hellenization in Roman Relief Sculpture.* The University of North Carolina Press, Chapel Hill/London 1997. XVIII, 145 S., 257 Abb.

Baltrusch, Ernst: *Sparta. Geschichte, Gesellschaft, Kultur.* Beck'sche Reihe. Beck, München 1998. 127 S., 2 Kart. DM 14.80

Barceló, Pedro: *Hannibal.* Beck'sche Reihe. Beck, München 1998. 127 S., 4 Abb., 8 Kart. DM 14.80

Bergemann, Johannes: *Demos und Thanatos. Untersuchungen zum Wertesystem der Polis im Spiegel der attischen Grabreliefs des 4. Jahrhunderts v. Chr. und zur Funktion der gleichzeitigen Grabbauten.* Biering & Brinkmann, München 1997. X, 258 S., 125 Taf. mit ca. 575 Abb.

Bergemann, Johannes: *Die römische Kolonie von Butrint und die Romanisierung Griechenlands.* Studien zur antiken Stadt 2. Pfeil, München 1998. 168 S., ca. 135 Abb.

Blundell, Sue/Margaret Williamson (eds): *The Sacred and the Feminine in Ancient Greece.* Routledge, London/New York 1998. 191 S., 20 Abb. £ 12.90

Brenk, Beat (Hrsg.): *Innovation in der Spätantike. Kolloquium Basel 6. und 7. Mai 1994.* Spätantike – Frühes Christentum – Byzanz, Reihe B, Studien und Perspektiven 1. Reichert, Wiesbaden 1996. 476 S., zahlr. Abb.

Brenk, Frederick E.: *Relighting the Souls. Studies in Plutarch, in Greek Literature, Religion, and Philosophy, and in the New Testament Background.* Steiner, Stuttgart 1998. 420 S. DM/Fr. 148.–

Buck, Robert J.: *Thrasybulus and the Athenian Democracy. The Life of an Athenian Statesman.* Historia Einzelschriften 120. Steiner, Stuttgart 1998. 141 S. DM/Fr. 56.–

Burkert, Walter: *Sauvages origines. Mythes et rites sacrificiels en Grèce ancienne.* Les Belles Lettres, Paris 1998. 188 S. FF 125.–